

GREG ILES

L'Arbre aux Morts

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Tronchet



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

24 HEURES POUR MOURIR, Presses de la Cité, 2003 ; Le Livre de poche n° 37098.

LA FEMME AU PORTRAIT, Presses de la Cité, 2005 ; Le Livre de poche n° 37279.

PASSION MORTELLE, Presses de la Cité, 2007.

LA MÉMOIRE DU SANG, Presses de la Cité, 2008.

UNE PETITE VILLE SANS HISTOIRE, Presses de la Cité, 2009 ; Points n° 2880.

POISON CONJUGAL, Presses de la Cité, 2010.

BRASIER NOIR, Actes Sud, 2018.

A Change Is Gonna Come a été écrit par Sam Cooke

© ABKCO Music, Inc. Tous droits réservés

Titre original :

The Bone Tree

Éditeur original :

William Morrow and Company / HarperCollins Publishers, New York

© Greg Iles, 2015

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2019

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-11811-2

GREG ILES

L'Arbre aux Morts

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Tronchet

ACTES SUD

à *Caroline Hungerford Iles*

Je dois apprendre à me satisfaire d'être plus heureuse que je ne le mérite.

d'après JANE AUSTEN,
Persuasion

*Le but de l'homme est la connaissance, mais il est
une chose qu'il ne peut pas savoir. Il ne peut pas
savoir si la connaissance le sauvera ou le tuera.*

ROBERT PENN WARREN,
Les Fous du roi
(trad. Pierre Singer)

PROLOGUE

L'agent spécial John Kaiser, debout à la fenêtre de la “salle stratégique” située dans l'Hôtel River Bend, regardait les lumières de Natchez scintiller en hauteur, au-dessus du courant sombre du Mississippi. Après avoir bataillé pendant plus d'une heure avec ses convictions, il avait décidé de faire usage de l'autorité que le Patriot Act lui conférait pour prendre une mesure qui, en n'importe quelle autre circonstance, aurait été une violation de la Constitution – l'intrusion non autorisée dans des ordinateurs appartenant à un journal public. Il n'avait pas pris cette décision à la légère, et Kaiser savait que son épouse – une journaliste-reporter de guerre ayant remporté des prix – le condamnerait si elle l'apprenait. Mais de son point de vue, la situation s'était détériorée au point de l'obliger à franchir le Rubicon. Il était donc sorti du lit en silence et, sans réveiller sa femme, s'était glissé dans le couloir jusqu'à l'endroit où deux techniciens du FBI étaient assis derrière des ordinateurs connectés par un satellite sécurisé à une liaison de données haut débit à Washington.

C'est ça, le Sud profond, songea Kaiser, en suivant du regard, sur le méandre vers le nord, le faible éclairage d'un défilé de barges venant de Vicksburg et poussant lentement vers le sud et Baton Rouge. *Le véritable Sud*. Après sept années d'affectation à La Nouvelle-Orléans, il avait compris que la Big Easy, nom donné à ce qui était techniquement une cité du Sud, était en fait une île possédant une identité unique : ancienne propriété française, profondément catholique, multiraciale, explosant de joie et de douleur aux coutures, corrompue jusqu'à

sa moelle pourrie. Mais plus vous rouliez vers le nord depuis La Nouvelle-Orléans, plus vous vous enfonciez dans le véritable Sud, une terre protestante d'absolus moraux, de lois puritaines baptistes, de missions d'évangélisation sous tente, enfer et damnation, paradis et enfer, le bien et le mal, noir et blanc, et pas grand-chose entre tout ça.

Natchez, sur son promontoire, était une *petite sœur* de La Nouvelle-Orléans – pas aussi cosmopolite aujourd'hui qu'elle l'avait été dans un autre siècle, mais toujours une enclave de liberté et de tolérance dans les régions strictes de l'arrière-pays du coton et du soja. Natchez avait pourtant été autrefois la capitale de ce royaume du coton ; une centaine d'années après la guerre de Sécession, la haine qui mijotait dans les champs en périphérie avait infecté la ville, et le meurtre avait rôdé dans ses rues tel un fléau. Si vous dessiniez un cercle d'environ cinquante kilomètres autour de Natchez, il comprendrait plus d'une douzaine de meurtres non résolus datant uniquement des années 1960, et le double officiellement résolu mais nécessitant une enquête plus approfondie.

Kaiser, la paume appuyée contre la vitre froide, regarda les lumières des barges à travers le brouillard de son souffle sur le verre. Deux jours plus tôt, lorsqu'il avait mobilisé une importante équipe de recherche du FBI dans la paroisse de Concordia, son but avait été de résoudre des affaires classées et de sauver la vie d'un journaliste héroïque – pas de dérouler le fil noir de l'assassinat de Kennedy. Mais vingt-quatre heures après son arrivée dans cette paroisse assiégée, c'était précisément la situation dans laquelle il se retrouvait.

Était-il possible que des crimes racistes classés depuis longtemps dans ce coin délaissé du Sud contiennent la clé de la plus grosse affaire non résolue de l'histoire américaine ? Étant donné ce qu'il avait appris au cours des douze dernières heures, c'était fort probable. Le Texas touchait la Louisiane, après tout et, en 1963, Dallas avait été un refuge fondamentaliste de conservatisme politique réactionnaire, bouillonnant de haine et de rage envers Kennedy. Plus troublant encore, à cette époque, Dallas avait été une sorte de propriété féodale tenue par le patron de la mafia de La Nouvelle-Orléans, Carlos Marcello. Pendant des

décennies, établir un lien entre Marcello et Dealey Plaza s'était révélé, de manière exaspérante, compliqué. Mais de nouvelles preuves étaient apparues aujourd'hui, révélant un plan crédible élaboré par le groupe des Aigles Bicéphales en vue d'assassiner Robert Kennedy en avril 1968, ainsi que des actions du fondateur du groupe suggérant une complicité dans l'assassinat de 1963. Kaiser était au courant depuis longtemps d'un lien entre certains Aigles Bicéphales et Carlos Marcello. Et bien qu'il soit incapable d'expliquer cette certitude, il avait le sentiment que les connexions manquantes, qui rattacheraient Marcello au défunt président, seraient bientôt à sa portée.

À présent que Kaiser avait autorisé l'intrusion dans les serveurs informatiques du *Natchez Examiner*, son dilemme résidait dans la quantité d'information qu'il allait faire remonter à Washington. Au cours des trois mois suivant l'ouragan Katrina, il avait agi de manière quasi autonome, et il aimait ça. La pénurie en ressources humaines de base à La Nouvelle-Orléans – et, plus particulièrement, l'évaporation de la NOPD – avait généré une situation de chaos sans précédent sur le sol américain. En tant que vétéran de la phase finale de la guerre du Vietnam, Kaiser, s'engouffrant dans ce vide, avait déployé des équipes du Bureau avec l'indépendance et l'assurance d'un officier militaire, et Washington lui avait donné toute la latitude dont il avait eu besoin. Le fait que La Nouvelle-Orléans soit située dans une partie du pays à laquelle les nababs de DC ne pensaient pas souvent l'avait servi. Mais Kaiser ne savait que trop bien qu'une fois qu'il ferait remonter des informations explosives, ces mêmes bureaucrates s'attacheraient immédiatement à protéger leurs arrières et l'obligeraient à stopper son opération. Et il n'y avait peut-être rien de plus explosif que des preuves reliant la mafia de La Nouvelle-Orléans et une ramification violente du Ku Klux Klan à Dealey Plaza.

Kaiser désirait plus que tout avoir du temps et la liberté de suivre les pistes qu'il avait découvertes – jusqu'où elles pouvaient le mener, sans être entravé par la surveillance et sans se soucier des conséquences. J. Edgar Hoover était peut-être mort depuis longtemps, mais son fantôme paranoïaque hantait toujours les couloirs du siège du FBI de Pennsylvania Avenue.

Depuis que Kaiser et son équipe étaient partis de La Nouvelle-Orléans vers le nord et Vidalia, deux hommes étaient déjà morts, et même davantage les jours précédant leur arrivée. Ces décès n'étaient pas passés inaperçus à Washington et, tôt dans la soirée, quelques reporters de journaux nationaux avaient relaté les faits violents survenus dans l'arrière-pays de la Louisiane. Aucun d'eux n'avait encore appris que Kaiser avait qualifié le groupe des Aigles Bicéphales d'entité terroriste tombant sous la législation du Patriot Act (ce qui lui donnait un pouvoir sans précédent pour combattre les survivants de cette ramification du Ku Klux Klan), mais cela finirait par se savoir, et ça ne ferait qu'accentuer la pression politique appelant à une résolution rapide des événements.

Le problème, c'était que Kaiser n'avait aucun espoir de résoudre rapidement cette situation. Le groupe des Aigles Bicéphales était lié à au moins une douzaine d'affaires de viols, d'enlèvements et de meurtres non résolues dans la paroisse de Concordia et à Natchez, Mississippi, ainsi que dans les alentours. Et bien que Kaiser ait fait des progrès remarquables au cours des dernières vingt-quatre heures, cela prendrait peut-être des semaines ou des mois pour résoudre tous ces dossiers. Les Aigles Bicéphales encore en vie étaient des durs qu'on n'avait jamais réussi à compromettre, encore moins à infiltrer. Il serait difficile de les briser. Le seul Aigle qui s'était montré désireux de soulager sa conscience – Glenn Morehouse, un patient en phase terminale de cancer – avait été assassiné sans pitié par ses anciens camarades, deux jours plus tôt, avant même que le FBI apprenne qu'il s'entretenait librement avec Henry Sexton, un journaliste en croisade. Sexton lui-même avait ensuite failli périr, agressé par des inconnus, et il se trouvait en ce moment même sous haute surveillance dans une chambre de l'hôpital voisin de la paroisse de Concordia.

C'étaient les dossiers et les notes de travail de Sexton que Kaiser avait espéré obtenir en pénétrant dans le serveur du *Natchez Examiner*. Tôt le matin, il avait appris de la petite amie de Sexton que le journaliste blessé avait donné à Caitlin Masters, l'éditrice du *Natchez Examiner*, une pile de carnets Moleskine renfermant les résultats d'années d'enquêtes sur les Aigles Bicéphales. Kaiser

avait essayé la ruse et les menaces pour convaincre Masters de l'autoriser à consulter ces carnets de notes mais, jusque-là, elle avait refusé. Juste avant de se coucher, son épouse lui avait confié qu'elle avait parlé avec Masters – une grande admiratrice du travail de la femme de Kaiser – et qu'elle lui avait assuré qu'ils étaient tous dans le même camp ; Jordan pensait que l'éditrice donnerait accès aux carnets dès le lendemain. Kaiser s'était de toute façon résolu à émettre, sous l'égide du Patriot Act, une injonction de produire les pièces concernées. Mais allongé dans le noir près de sa femme, il avait commencé à croire que ce serait une erreur d'attendre ne serait-ce que huit heures pour accéder aux informations.

Bien que peu de personnes soient au courant, Kaiser avait rendu visite à deux reprises à Henry Sexton à l'hôpital et, la seconde fois, il avait entendu une histoire qui l'avait sidéré. D'après Sexton, l'enlèvement, en 1968, de deux jeunes hommes noirs – Jimmy Revels et Luther Davis – n'avait rien eu à voir avec une simple agression raciste de la part du Ku Klux Klan. Glenn Morehouse, un des membres fondateurs des Aigles Bicéphales, avait avoué à Sexton que le kidnapping de Revels et Davis faisait partie d'un plan ayant comme objectif d'attirer Robert Kennedy dans le Mississippi pour l'assassiner. Ce plan avait vu le jour après que RFK eut annoncé son intention d'entrer dans la course à la présidence de 1968, une décision qui avait mis hors de lui Carlos Marcello, lui qui avait été, plusieurs fois, la cible de Kennedy qui, en tant que sénateur ou procureur général, avait souhaité le faire expulser. D'après Morehouse, Marcello croyait que si Robert Kennedy était élu président, il serait définitivement chassé et perdrait son empire du crime, qui s'étendait de Dallas, Texas, à Mobile, Alabama. Kaiser, pour avoir lui-même travaillé sur ce dossier, savait que c'était vrai.

Cependant il ne savait rien du reste des révélations de Morehouse concernant Kennedy : premièrement, Marcello était passé par le millionnaire et homme d'influence local, Brody Royal, pour recruter son assassin ; et deuxièmement, l'assassin en question était Frank Knox, le fondateur du groupe des Aigles Bicéphales. Morehouse affirmait que Knox avait choisi Jimmy Revels comme

victime parce que le jeune homme avait œuvré sans relâche à l'inscription des électeurs noirs pour soutenir la course de Kennedy vers la présidence, et aussi parce que Bobby Kennedy connaissait personnellement Jimmy Revels. Le gamin avait même parlé avec le sénateur au téléphone quelques jours plus tôt. Frank Knox croyait que si Revels était violemment assassiné, Kennedy serait incapable de résister à la tentation de venir dans le Mississippi pour assister à son enterrement. Seul le décès accidentel de Knox pendant cette opération les avait empêchés de mener leur plan d'assassinat à son terme. Malgré la mort de Knox, Revels et son ami Davis étaient tout de même morts, et de manière horrible. Plus tôt dans la journée, l'équipe de Kaiser avait remonté les os de Davis du fond d'un profond étang, après une immersion de trente-sept ans, prouvant ainsi qu'au moins un des deux jeunes hommes avait été menotté au volant de sa Pontiac décapotable et balancé à l'eau après avoir été torturé et abattu. Le cadavre de Revels demeurait introuvable, mais Kaiser espérait le découvrir bientôt – et vite.

Le complot avorté de l'assassinat de Robert Kennedy n'était pas ce qui avait déclenché les peurs actuelles de Kaiser. Non, c'était quelque chose qu'Henry Sexton lui avait dit lors de sa première visite à l'hôpital, quelque chose que Sexton lui-même avait appris de Morehouse à peine dix-huit heures plus tôt. Le jour où Frank Knox avait formé les Aigles Bicéphales – l'été 1964 –, Knox avait inscrit trois groupes de lettres dans le sable, au bord du Mississippi. "Les trois K", les avait-il appelés : *JFK*, *RFK*, *MLK*. Puis Knox avait barré *JFK* et dit : "Un de mort, il en reste deux." Knox avait alors montré à ses compagnons sidérés une photo de Robert Kennedy et de Martin Luther King Jr se tenant dans la roseraie de la Maison Blanche, des cercles rouges tracés autour de leur tête.

Après avoir entendu ça, Kaiser avait eu l'intuition que lorsque Carlos Marcello avait approché Frank Knox afin que ce dernier tue RFK en 1968, ce n'était pas la première fois que le mafieux faisait appel à l'ancien Marine pour ce genre de mission. En 1961 et 1962, Frank Knox avait entraîné des expatriés cubains dans un camp du sud de la Louisiane fondé par Marcello. Et en 1963, Marcello avait encore plus de raisons de

croire que Robert Kennedy avait l'intention de le détruire qu'il n'en aurait en 1968. Étant donné tous ces éléments, Kaiser en était venu à penser qu'il travaillait sur l'enquête la plus importante du FBI en dehors de la guerre menée contre Al-Qaïda. D'un point de vue historique – après l'épouvantable fiasco du FBI concernant tous ces meurtres liés aux droits civiques, et le sabotage auquel s'était livré Hoover avec l'enquête de la Commission Warren –, ce pouvait même être l'affaire la plus importante de toutes.

Mais l'effort de Kaiser pour racheter la performance du Bureau – et son honneur – était parasité par la police d'État de Louisiane qui travaillait contre lui. Par un coup de théâtre typique du Sud, le chef du Bureau des enquêtes criminelles de la LSP se trouvait être le fils de Frank Knox. Forrest Knox s'était donné du mal pour prendre ses distances avec le passé raciste de sa famille, et il avait tellement bien réussi que nombre d'hommes politiques de Louisiane le soutenaient afin qu'il devienne le prochain chef de la police d'État. Pour Kaiser, cette éventualité était un cauchemar. Si ses soupçons étaient corrects, Forrest Knox était l'architecte d'une organisation criminelle à l'échelle de l'État qui utilisait des officiers de police corrompus et d'anciens Aigles Bicéphales pour faciliter le trafic de drogue, les paris illégaux et la prostitution – les trafics autrefois menés par l'organisation de Marcello faisaient partie du passé. Des rumeurs selon lesquelles Knox s'était servi d'une équipe d'intervention de la police d'État pour se débarrasser de concurrents du milieu de la drogue au cours du chaos généré par Katrina commençaient à relever davantage de la réalité que du fantôme. Pire encore, Kaiser avait découvert des liens entre Forrest Knox et les impitoyables promoteurs immobiliers et banquiers qui avaient l'intention de reconstruire La Nouvelle-Orléans, après la tempête, en une version plus blanche et plus attrayante d'elle-même.

“J'ai presque fini, déclara un des techniciens derrière Kaiser. Leur sécurité est meilleure que je ne le pensais. Elle est centralisée à la maison mère, en Caroline du Sud.

— John Masters possède vingt-sept journaux, dit Kaiser, la brume de son souffle opacifiant de nouveau la vitre. On

pouvait s'attendre à ce qu'il dépense au moins un paquet de fric pour sécuriser son information.

— Deux minutes max”, précisa le technicien en pianotant rapidement sur son clavier.

Kaiser consulta sa montre en se demandant où Caitlin Masters se trouvait en ce moment même. Certainement dans son bureau à l'*Examiner*, à travailler sur les articles du lendemain, traquant son prochain Pulitzer. “Elle pourra voir qu'on est à l'intérieur du système ? demanda-t-il.

— Non. Pas d'inquiétude.”

Kaiser grogna. Il aimait bien Caitlin Masters. Plus tôt dans la soirée, lorsqu'un capitaine de la police d'État du nom d'Ozan s'était pointé à l'hôpital de Concordia pour reprendre l'affaire Sexton en main, la fluette éditrice de journal l'avait carrément provoqué en défiant son autorité afin qu'il réaffirme la juridiction fédérale. Son cran forçait l'admiration.

La chaleur paternelle que Kaiser ressentait à l'égard de Masters était le reflet des conflits dont il faisait l'expérience dans toute cette affaire, et aucun n'était plus complexe que celui qu'il éprouvait envers la famille Cage. Penn et Tom Cage représentaient un problème unique pour lui. Penn Cage n'était pas seulement le fiancé de Caitlin Masters, mais également le maire de Natchez, un romancier à succès et un ancien procureur de Houston. Encore plus impressionnant aux yeux de Kaiser, Cage avait été à l'initiative du scandale aboutissant à la démission du directeur du FBI, John Portman, en 1998. Alors qu'il travaillait sur un meurtre non résolu de l'époque des droits civiques, Cage avait découvert des crimes commis par le jeune Portman, des délits ne pouvant résister à un nouvel examen. À tous égards, Kaiser considérait Cage comme un héros moderne. Et pourtant, dans les circonstances actuelles, le maire l'emmerdait plus qu'autre chose.

Et la raison en était son père.

Tom Cage était pour ainsi dire une relique d'une époque révolue. Ancien assistant médical de guerre en Corée, Cage avait ensuite pratiqué la médecine générale pendant presque cinquante ans à Natchez, où il avait travaillé sans relâche pendant des dizaines d'années à soigner la communauté noire

sans chercher de reconnaissance ni être récompensé. Pourtant, paradoxalement, les actes irrationnels de ce bien-aimé médecin avaient déclenché, directement ou indirectement, l'enchaînement des tragédies de ces trois derniers jours.

Lundi, au petit matin, Viola Turner, soixante-cinq ans, l'ancienne infirmière du Dr Cage était décédée au domicile de sa sœur, à Natchez. Après avoir vécu trente-sept ans à Chicago, on lui avait diagnostiqué un cancer en phase terminale et la femme originaire de Natchez était rentrée dans sa ville natale pour mourir sous les soins de son ancien employeur. Peu de personnes étaient au courant que Cage s'occupait d'elle, et celles qui le savaient n'auraient pu imaginer l'explosion qui avait suivi le décès de cette femme. Cela n'était arrivé que parce que le fils de Turner, avocat à Chicago, s'était présenté au bureau du procureur de Natchez et avait demandé que le Dr Cage soit inculpé non pas d'euthanasie mais de meurtre. Et parce que Shadrach Johnson, le procureur noir du district, nourrissait une vieille rancœur envers Penn Cage, il avait rendu service au fils en colère.

Les choses auraient pu évoluer vers un semblant d'ordre si le Dr Cage n'avait pas enfreint sa mise en liberté sous caution après avoir été accusé à la vitesse de l'éclair par un grand jury. D'après ce que Kaiser avait pu en vérifier, le médecin avait été aidé dans sa fuite par Walt Garrity, un vieux pote de guerre et ancien Texas Ranger. Pire que tout, dans les heures qui avaient suivi leur fuite, Cage ou Garrity avait abattu un homme de la police d'État de Louisiane qui les avait coincés près du Mississippi. Kaiser soupçonnait fortement que le policier décédé travaillait alors pour le compte de Forrest Knox, et pas pour l'État de Louisiane, quand il avait rattrapé les deux fugitifs, mais malheureusement l'agent du FBI n'était pas en mesure de le prouver.

“J’y suis ! se vanta le technicien. J’ai la une de l’*Examiner* de demain sous les yeux.

— Fais-moi voir, dit Kaiser en se détournant de la fenêtre.

— Passe-lui ton écran, Pete”, ordonna le technicien.

Le deuxième technicien se leva et se dirigea vers la cafetière. Kaiser s’installa sur son siège encore chaud.

“Je vous ai adressé la une, annonça le premier tech. Je continue de traquer la moindre mention des carnets d’Henry Sexton.”

Sa vue qui baissait obligea Kaiser à incliner la tête exactement au bon angle afin de lire ce qu’il y avait sur l’écran, et il comprit à peine ce que le technicien sur sa gauche lui disait. Kaiser avait perdu l’audition de cette oreille deux ans plus tôt, quand un dealer de drogue, qui l’avait pris en otage dans Royal Street à La Nouvelle-Orléans, avait tiré au 9 mm à quelques centimètres de sa tête.

D’après ce que Kaiser pouvait voir sur l’écran, Caitlin Masters avait commencé son article en relatant les événements qui s’étaient déroulés à l’hôpital de Concordia. Kaiser avait espéré endormir les Aigles Bicéphales et les pousser à commettre une erreur en faisant courir le bruit qu’ils avaient réussi à tuer Henry Sexton plutôt que d’annoncer qu’ils l’avaient simplement blessé, mais l’arrivée du capitaine Ozan à l’hôpital avait sérieusement réduit les chances de succès de ce plan. Il ne pouvait pas en vouloir à Masters d’imprimer la vérité.

“J’ai un dossier ! cria le technicien. Qui s’intitule « Molestakes d’Henry ». Seigneur, vous croyez que...”

— Elle a numérisé ses carnets ! s’exclama Kaiser dont le cœur s’emballa. Balancez ce dossier sur mon écran.

— C’est ce que je suis en train de faire.

— On peut copier les fichiers ?

— Bien sûr.

— Ils vont savoir qu’on l’a fait ?

— S’ils engagent une société pour ça plus tard, oui. Mais pas dans les heures qui viennent. Vous l’avez ?”

Un groupe de dossiers Windows apparut sur l’écran de Kaiser.

“Je clique juste dessus ?” demanda-t-il. Sa main droite, en suspens au-dessus de la souris, fourmillait.

“Bien sûr. Comme sur votre ordinateur.”

Kaiser cliqua sur le dossier mais aucun fichier ne s’ouvrit.

“Je n’ai rien. Le dossier est-il protégé par un mot de passe ou autre chose ?

— Pas d’après ce que je vois.”

Kaiser fit deux nouvelles tentatives avant de cliquer sur “Propriétés”.

“Le dossier semble vide sur l’écran. Vous êtes sûr que j’ai accès aux fichiers ?

— Vous devriez avoir accès à la même chose que moi. Attendez.”

Kaiser patienta en remuant les doigts. S’il pouvait avoir accès à toutes les notes qu’Henry Sexton avait prises au cours de ses décennies d’enquête, il n’y avait aucun moyen de savoir précisément quelles avancées et déductions il serait, lui, en mesure de faire. De plus, malgré la sincérité apparente de Sexton à l’hôpital, il se pouvait que le journaliste ait gardé pour lui des informations importantes en espérant en suivre lui-même la piste après sa convalescence. Kaiser soupçonnait, par exemple, que Sexton puisse avoir une idée de la localisation de l’Arbre aux Morts, un site où on supposait depuis longtemps que les Aigles Bicéphales balançaient leurs cadavres, mais également un charnier datant des années précolombiennes des Indiens natchez.

“Oh non, grogna le technicien, crispé.

— Je n’aime pas entendre ça.

— Quelqu’un a effacé les fichiers du dossier.

— À l’instant ?

— Oui. Je peux en voir les traces. Quelqu’un vient juste d’effacer le fichier qui devait certainement contenir des scans des carnets de Sexton. Il y avait trente gigaoctets de données dans ce dossier. Il est vide maintenant. Et je crois que celui qui a fait ça est encore en train d’effacer des trucs.

— Mais qui ferait ça, putain ? demanda Kaiser, une bulle de panique dans la poitrine.

— L’Utilisateur 23. C’est tout ce que je peux vous dire.

— Vous ne pouvez pas me dire qui est l’Utilisateur 23 ?

— Non. Désolé.

— Merde !

— Vous voulez que je fasse quoi, patron ?

— Vous pouvez copier tous les disques durs de leur serveur ? Tout ce qu’ils ont ?

— C’est beaucoup de données, répondit le technicien, les yeux écarquillés.

— Ce n’est pas une réponse, bon sang.

— Ça prendrait beaucoup de temps. Et cela augmenterait sans aucun doute les chances que leur service informatique à Charleston remarque quelque chose.

— Faites-le quand même.”

Kaiser essayait de réfléchir différemment quand son téléphone sonna. Il s’attendait à ce que ce soit sa femme, lui demandant où il était parti, mais c’était un des agents qui gardaient Henry Sexton à l’hôpital de Concordia.

“Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il sèchement. L’état de Sexton est toujours stable ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Comment ça ?

— Sexton n’est pas dans son lit. Je viens juste d’entrer dans sa chambre et j’ai trouvé sa mère de soixante-dix-huit ans couchée à sa place. Elle est branchée à son moniteur cardiaque et tout le reste.

— *Quoi ?*

— C’est une ancienne infirmière, apparemment. Quand vous avez autorisé la mère d’Henry à rendre visite à son fils, il a mis la main sur un téléphone portable et lui a demandé d’apporter quelques affaires pour l’aider à se faufiler dehors. Elle l’a fait et Henry a réussi à filer. Il est sorti d’ici habillé avec le manteau et le chapeau de sa mère. Il est passé sous le nez de nos gardes.”

Kaiser frappa la table de sa main. “Bon sang ! Que sait-elle d’autre ?

— On essaie de le découvrir. Mais j’ai déjà appris quelque chose qui n’est pas bon.

— *Quoi ?*

— Entre autres choses, Sexton a demandé à sa mère d’apporter un fusil de chasse. Et elle l’a fait.

— Henry est-il en mesure de conduire ? demanda Kaiser qui réfléchissait à toute allure. Il était lourdement sédaté quand je l’ai vu plus tôt dans la journée.

— Il a probablement évité de prendre ses dernières doses de médicaments, à l’exception de la pompe à analgésique.

— Mme Sexton sait-elle où il est allé avec ce fusil ?

— Elle affirme que non.

— Vous la croyez ?

— Ouais, répondit l'agent après avoir marqué une pause.

— Gardez-la avec vous ! Compris ? J'arrive tout de suite. Et lancez un avis de recherche. La voiture de la mère et celle de Sexton. Attendez – non, ne faites pas ça. Si la police d'État l'apprend, ils trouveront Henry et l'abattront avant qu'on s'approche. Il va tout simplement disparaître. Dites à nos gars de patrouiller sur toutes les routes. Tout le monde sauf vous. Je vais réveiller les troupes ici.

— Compris.”

Kaiser mit fin à la communication et s'apprêta à se lever mais, à ce moment-là, sa femme lui toucha l'épaule. Jordan Glass portait un tee-shirt LEICA et un bas de survêtement, mais ses yeux étaient rivés à l'écran devant Kaiser.

“Caitlin a-t-elle déjà posté l'édition de demain ? demanda-t-elle. J'imaginai qu'elle allait écrire jusqu'à la dernière minute possible.”

Une seconde, Kaiser envisagea de mentir mais d'expérience il savait que cela finirait par se retourner contre lui.

“Non, dit-il. Nous sommes entrés dans leur intranet.”

Le regard de Jordan se tourna lentement vers lui. “Tu n'as pas fait ça.

— Il fallait que je voie les carnets de notes d'Henry, si je pouvais. Tout se passe trop vite pour attendre.

— Je t'ai dit qu'elle allait te les montrer demain.

— Tu ne pouvais pas en être sûre, Jordan.

— J'en étais sûre”, répondit sa femme en lui adressant un regard de reproche infini.

Kaiser le supporta autant qu'il put, par pénitence, puis il se tourna vers ses techniciens. “Réveillez tout le monde, et je dis bien tout le monde. Il faut qu'on retrouve Henry Sexton aussi vite que possible.

— Les Aigles Bicéphales ont tué la femme qu'il aimait plus tôt dans la soirée, déclara Jordan. Ils le visaient et elle est morte à sa place. Je ne sais pas qui Henry pense coupable de ce geste, mais il va le tuer.”

Kaiser n'arrivait pas à y croire. “Henry est le type le plus doux que j'ai rencontré dans toute cette affaire.

— Tout le monde possède un point de rupture, John. Tu le sais.”

Au moment où Jordan se tourna pour s'en aller, une demi-douzaine de téléphones se mirent à sonner.

MERCREDI

1

Ce soir, la mort et le temps m'ont montré leur véritable visage.

On passe notre vie à franchir laborieusement, aveuglément, la porte de l'abattoir entre le passé et le futur. Chaque seconde est annihilation : la mort de cet instant, la naissance de cet instant. Il n'existe pas d'instant suivant.

Il n'y a que maintenant.

Alors que la vitesse de l'existence paraît très impressionnante quand on la vit, nous nous engouffrons par cette porte comme du bétail qu'on conduit, apeuré, obéissant, insensible. Même quand nous dormons, maintenant devient ensuite aussi inexorablement qu'une rivière usant une pierre. Les cellules brûlent de l'oxygène, réparent les protéines, meurent et se remplacent dans un enchaînement qui paraît sans fin : pourtant, depuis le ventre de la mère, ces horloges internes ralentissent jusqu'à l'ultime désordre.

Ce n'est qu'à l'ombre de la mort que nous sentons la véritable vitesse du temps – quand l'adrénaline explose dans notre système, l'éternité devient tangible et tout le reste se brouille, passe à l'arrière-plan. C'est alors, paradoxalement, que les secondes paraissent s'étirer, que l'expérience devient hyperréaliste et que la chair et l'esprit s'unissent dans la lutte afin de continuer de respirer, afin de rester conscient, attentif – flottant sur le courant précipité du temps. Si nous survivons à la menace, notre épiphanie existentielle s'estompe rapidement, car il nous est impossible de la supporter longtemps. Pourtant, quelque part en nous, il reste une ligne de séparation.

Avant et après.

Ce soir, le temps a tellement ralenti que j'ai senti son goût de cuivre sur ma langue. Je l'ai senti contre ma peau – dense et lourd – résistant au moindre mouvement. La mortalité a plané près de mon épaule, vigilante bête de proie. Enchaîné à un mur de parpaing, j'ai regardé un homme plus âgé que mon père torturer par le feu la femme que j'aime. J'ai compris que l'enfer existait ; ironie terrible, c'est moi qui l'ai créé. Par arrogance, sans tenir compte des conseils, j'avais parié tout ce que j'avais et plus encore – la vie des autres – pour essayer de sauver mon père. De désespoir, j'ai rejeté tous les principes qu'il m'a jamais inculqués et j'ai tendu la main dans les ténèbres en espérant passer un marché.

Qu'ai-je récolté en échange de mon âme ?

Une colonne de feu rugissant dans la nuit. Le bûcher de trois hommes, probablement davantage, visible à des kilomètres de l'autre côté du delta plat de la Louisiane. Probablement même depuis le Mississippi. Non loin de là, à l'est, ma ville dort sur le surplomb du fleuve mais, ici, toute raison, toute logique sont suspendues tandis que le feu dévore les morts. Deux de ces hommes ont donné leur vie pour Caitlin et moi. *Henry Sexton, journaliste. Sleepy Johnston, musicien et fils prodigue de Louisiane.* L'un un homme blanc, l'autre noir. Alliés par hasard, ou peut-être par le destin. Quoi qu'il en soit, ils ont disparu à jamais.

Ils ont franchi la porte de l'abattoir.

Je n'ai jamais été témoin du niveau de brutalité qui a précédé leurs morts, ni de l'héroïsme démontré dans leur sacrifice. Pourtant je n'ai que le goût des cendres. Il y a trois mois, j'ai également ressenti cela quand une crue d'une ampleur biblique s'est abattue sur La Nouvelle-Orléans, la seule véritable ville entre le golfe et Memphis. À trois heures d'ici, vers le sud, des équipes en combinaison de protection traînent encore des cadavres hors des maisons moisies. Les causes de ce désastre, comme celui que je viens de vivre, étaient humaines. La cupidité, l'apathie, l'orgueil démesuré – la loyauté même – tout exige un paiement à la fin. Les tempêtes viendront toujours et les hommes feront toujours mal dans l'ombre d'un autre mot.

Ce qui nous définit, c'est la façon dont nous réagissons.

Il y a quelques minutes, pris par une folle illusion d'invincibilité, j'ai porté Sleepy Johnston afin de le sortir du brasier du sous-sol d'où cet incendie est parti, et pas une fois, alors que je vacillais en traversant la fumée et les flammes, je n'ai douté que j'atteindrais la surface. J'ai hissé un homme qui faisait presque mon poids aussi facilement que j'aurais porté ma fille de onze ans – mais en vain. Deux minutes après l'avoir allongé sur le sol, Johnston est mort de ses blessures. Il repose à présent à quelques mètres derrière nous, fixant sans les voir les étoiles voilées par la fumée.

Je n'ai pas prié pendant que Caitlin s'est agenouillée pour soulager le moment de sa mort. Tout ce que j'aurais pu dire aurait été superflu car, s'il existe un dieu, il doit certainement étreindre de tels martyrs dans ses bras. J'ai regardé en silence Caitlin reproduire le plus vieux des rituels au monde, tenir doucement la tête du vieil homme en lui murmurant à l'oreille des paroles rassurantes et maternelles. Touchant de la main droite mon visage fraîchement balaféré, j'ai enfoncé les ongles de ma main gauche dans ma paume. *La douleur est une preuve qu'on est en vie.*

Après le décès de Johnston, j'ai consolé Caitlin comme si j'avais une quelconque prise sur la réalité. Mais ce n'était qu'une autre illusion, bien que je ne l'aie pas su alors.

Alors... ?

Avec inquiétude, je me rends compte que ces événements se sont déroulés il y a tout juste une minute. *Un homme en état de choc sait-il qu'il est en état de choc ?*

Probablement pas.

Si je retourne quinze minutes en arrière, cette masse confuse de feu et de fumée était encore une stupéfiante maison au bord du lac. Son propriétaire est désormais en train de se consumer dans les ruines de sa demeure et nous, les deux survivants, nous titubons alors que la réalité retrouve une clarté qui nous brûle l'âme. La voix d'un journaliste de radio imaginaire parle dans ma tête : *Brody Royal, le sociopathe multimillionnaire, a péri la nuit dernière dans un incendie déclenché par son antique lance-flammes. Malheureusement, Royal n'a pas pu achever les meurtres qu'il avait l'intention de commettre avant son décès, cela*

en raison de la soudaine intervention suicidaire d'un homme dont il s'était moqué ces vingt dernières années, le croyant inoffensif...

La maison de Brody se secoue comme une créature géante puis, dans un bruit de craquement d'os, une aile implose. La chaleur diminue pendant quelques secondes, puis s'intensifie soudain, comme si elle se nourrissait du mal à l'intérieur. Elle nous obligera bientôt à reculer davantage, à nous éloigner du corps de Johnston.

Caitlin contemple les ruines en flammes comme s'il lui était difficile de comprendre ce qui arrive. Cinq minutes plus tôt, nous avons tous deux cru mourir, et pourtant nous sommes debout. Couvert de cendres et zébré de sueur, son visage présente une cicatrice de brûlure similaire à la mienne. Je veux lui parler, mais je n'ai pas confiance en moi.

Plus loin, la surface de miroir du lac réfléchit une image de la tour de flammes et, dans une poussée de peur, j'y vois notre avenir. Comme la colonne de feu que les Israélites ont suivie dans le désert, ce phare conduira des hommes jusqu'à nous.

“C'est une sirène ? demande Caitlin en détournant les yeux du violent incendie pour regarder en direction du chemin étroit, en bordure de lumière.

— Je crois.” Mes oreilles plus âgées saisissent avec du retard la plainte lointaine.

“Dans cette direction”, dit-elle en désignant l'ouest, à l'opposé du lac. Je scrute les ténèbres mais je n'arrive à distinguer aucun gyrophare de police à travers la lueur orange et les vagues d'air surchauffé.

“Et les dossiers d'Henry ? demande Caitlin. Je devrais les cacher.”

Le carton calciné que Caitlin a sauvé du sous-sol en feu est posé à quelques centimètres du corps de Sleepy Johnston. D'après les cendres à l'intérieur, il ne doit pas rester grand-chose des carnets d'Henry Sexton.

“On ne peut les cacher nulle part, lui dis-je.

— Et le hangar à bateau ? demande-t-elle, une pointe d'hystérie dans la voix.

— Ils vont le fouiller. C'est trop tard de toute façon. Il y a un voisin qui arrive. Regarde.”

La maison la plus proche se trouve à soixante-dix mètres, mais une paire de phares s'est séparée du garage et s'approche en suivant le chemin qui longe le lac. Peut-être encouragé par la sirène, le conducteur de la voiture a finalement décidé d'aller voir l'incendie. *Il a dû entendre les coups de feu tout à l'heure, sinon il serait là depuis longtemps*, je pense.

La sirène est de plus en plus forte et aiguë. "C'est probablement les pompiers de Ferriday, je pense à voix haute. Mais la police ne va pas tarder à suivre. J'espère que ce sera le shérif Dennis, mais ça pourrait aussi bien être le FBI ou la police d'État. Il se peut qu'on nous interroge séparément. Il faut qu'on tombe d'accord sur ce qu'on va dire.

— On a tous les deux vécu la même chose, non ? me demande Caitlin, les yeux brouillés par la perplexité.

— Je ne crois pas que ce soit si simple, lui réponds-je en lui prenant une main étonnamment froide.

— Tout ce que tu as fait dans le sous-sol de Brody Royal, c'était de la légitime défense. Ils nous torturaient, bon Dieu !

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Les questions difficiles ne porteront pas sur ce qui s'est passé dans le sous-sol. Mais pourquoi c'est arrivé. Pourquoi Royal nous a kidnappés ? Pourquoi il a voulu nous tuer ? On a caché pas mal de choses, ces derniers jours." *Et pas seulement à la police*, j'ajoute dans ma tête.

"Et si on disait simplement qu'on ne sait rien ?

— Ça me va, tant que tu n'as pas l'intention de publier d'article à ce sujet dans l'*Examiner*.

— Oh", fait Caitlin, ses yeux révélant qu'elle comprend enfin.

À six cents mètres du lac, les gyrophares rouges d'un camion de pompiers s'échappent de derrière les arbres qui bordent la digue, puis tournent dans le chemin étroit, le long du lac Concordia. Six cents mètres derrière, trois véhicules suivent rapidement en file. Les arcs rouges clignotants sont plus bas et proches de la route sur ces derniers véhicules, ce qui signifie qu'il s'agit de voitures de police. L'espace possible pour préciser notre histoire est en train de se refermer à toute vitesse.

"J'ai trouvé le nom de Brody Royal dans les journaux de bord d'Henry Sexton, déclare Caitlin en tissant son histoire à la volée. Ce qui m'a conduite à interviewer sa fille. Par peur

de son père, Katy a paniqué et a pris trop de cachets avant que j'arrive à notre entretien, mais elle a tout de même impliqué Brody dans plusieurs meurtres. Le mari de Katy a débarqué juste après qu'elle a perdu connaissance – ça a dû être documenté par les secours, sinon par la police. Jusque-là, tout est plus ou moins vrai. Royal a appris par Randall Regan que j'avais posé des questions à Katy et ils ont riposté pour m'empêcher de publier ce que j'avais appris d'elle.”

Il se peut que ce conte de fées convainque le shérif de la paroisse de Concordia, mais probablement pas le FBI. “Il y a trop de gens qui m'ont vu aller à l'hôpital Sainte-Catherine, dis-je. On sait que j'ai passé vingt minutes seul avec Brody. Maintenant qu'il est mort, sa famille est susceptible de m'accuser de m'en être pris à lui. Kaiser le découvrira tôt ou tard.

— Tu peux certainement trouver quelque chose pour justifier cette conversation ?

— Oui, je peux admettre que j'ai essayé de passer un marché avec lui.” Sous la pression des autorités qui approchent, mon esprit s'ajuste à la tâche présente. “Et si je reprends à la suite de ton histoire ? Je me suis rendu à l'hôpital Sainte-Catherine pour m'assurer que Royal n'essaierait pas de se venger de toi après la tentative de suicide de sa fille. Je soupçonnais qu'il avait commandité plusieurs meurtres pendant les années 1960, et Katy te l'avait confirmé. Je croyais aussi que Royal avait commandité les tentatives d'assassinat contre Henry au journal et à l'hôpital, et j'étais inquiet qu'il fasse la même chose avec toi. Ça tient debout, non ?”

Caitlin hoche rapidement la tête, les yeux fixés sur les lumières tournoyantes. Je m'approche d'elle.

“Tu vas dire aux flics que tu as enregistré ce que Katy t'a confié ?

— Je peux tout aussi bien l'avouer puisque Brody a brûlé les deux copies. Ils le liront dans le journal de demain de toute façon.”

Je ferme les yeux et je vois le téléphone Treo de Caitlin et le dictaphone que j'ai emprunté en train de se consumer dans l'explosion terrifiante du lance-flammes. “Tu n'as vraiment pas d'autre copie au journal ?”

Son air désolé est son unique réponse.

Le camion des pompiers a atteint le bout de l'allée de Royal. Il ne nous reste plus que quelques secondes maintenant.

“Et les confessions de Brody ? demande Caitlin. Le fait qu’il se cache derrière la mort de Pooky Wilson ? Que Frank et Snake Knox ont tué Pooky à l’Arbre aux Morts ?

— On dit tout ça aux flics. Le moindre élément nous aide à justifier ce que nous avons fait ce soir.”

Caitlin a l’air étrangement hésitante, ce que je ne saisis pas. Même si nous parlons à la police de ces confessions, elle pourra toujours publier son article avant que tout autre organe de presse en ait l’information.

“Pour l’amour du ciel, jusqu’à ce soir, personne n’était vraiment sûr que l’Arbre aux Morts existait, dis-je. Et Royal a admis avoir participé au viol collectif de Viola Turner. On doit leur dire.

— Brody a également déclaré que ton père a tué Viola, répond Caitlin en m’adressant un regard acerbe. Tu veux le dire à la police, ça ?

— Bien sûr que non.

— Très bien. C’est pour ça que je te demande ce qu’on garde pour nous. Il y a autre chose ?”

Je n’arrive pas à lire son regard. Nous nous sommes caché tellement de choses au cours des derniers jours qu’il est difficile de savoir où nos versions pourraient diverger si on les compare.

“Les fusils, dis-je doucement. Ces deux fusils dans la vitrine qu’il nous a montrés avant que tu lui mettes le rasoir sous la gorge. Tu les as vus ?

— Oui, mais je ne faisais pas vraiment attention. J’attendais une occasion pour l’attaquer.

— Il y avait des plaques d’identification en dessous de chaque fusil exposé dans cette collection. Mais sur ces deux plaques-là, il n’y avait que des dates. Des dates et un petit drapeau américain.

— Et alors ? demande Caitlin en haussant les épaules.

— Les dates étaient le 22 novembre 1963 et le 4 avril 1968.”

Elle cligne des paupières, perplexe pendant quelques secondes, puis elle écarquille les yeux.

“Impossible. Je veux dire... Tu crois vraiment...”

— Je ne pense pas. Mais si on n'en parle pas à Kaiser, ce qui restera de ces fusils va disparaître ce soir. Et on ne saura jamais.”

Caitlin touche avec précaution la brûlure sur sa joue. “Espérons que le shérif Dennis se trouve dans une de ces voitures et que ce n'est pas la fichue police d'État. Pas ce capitaine Ozan.

— Qui que ce soit, fais en sorte de paraître plus déboussolée que tu ne l'es vraiment, dis-je en lui pressant l'épaule. Tu es vraiment en état de choc, mais si tu peux en rajouter. Quand ils t'interrogeront, essaie de t'en tenir à la dernière heure, rien d'autre. Prends l'air épuisé et mets en avant le fait que tu es blessée.”

Caitlin ne semble pas apprécier ce plan.

“Je ne veux pas passer la nuit dans un foutu hôpital. C'est la plus grosse affaire dans laquelle je me retrouve impliquée. Je n'ai absolument aucune seconde à perdre.

— Je sais.” M'approchant d'elle, je l'attire contre moi. Une heure plus tôt, j'ai commis la pire erreur de ma vie en la suppliant de supprimer une partie d'un article afin de me permettre de marchander avec un tueur, tout ça pour sauver la vie de mon père. Je n'ai aucun droit de lui dicter ce qu'elle doit faire maintenant. “Je suis désolé de ne pas t'avoir écoutée. Tu as essayé de me faire comprendre qu'il allait se passer quelque chose de ce genre. Mon inquiétude pour mon père m'a aveuglé.

— Il n'y avait pas que toi, répond-elle en secouant la tête contre mon torse. Une fois que j'ai fait cet enregistrement de Katy, il était évident que Brody allait s'en prendre à nous.

— Mais il n'aurait rien su de cet enregistrement si je ne lui en avais pas parlé.”

C'est discutable, mais Caitlin se contente de reculer pour sonder mon regard. “Quoi qu'il arrive maintenant, il faut que je retourne au journal. Je t'en prie, fais ton maximum pour que ce soit possible.”

Le camion de pompiers s'arrête dans un hurlement à neuf mètres de nous et des hommes en uniforme en bondissent. Les tuyaux sont déroulés bien plus vite que je ne l'aurais cru possible, mais ces types n'ont aucune chance d'éteindre le brasier.

Un pompier se précipite vers le corps sur le sol et se laisse tomber à genoux, mais je l'appelle pour l'informer que l'homme est mort.

“Qu'est-ce qui s'est passé ? me crie un autre gars derrière moi. Il reste des personnes dans la maison ?”

Je me tourne vers un capitaine des pompiers en veste ignifugée, coiffé d'un casque noir.

“Trois hommes morts. C'est tout ce que je sais. Pas à cause du feu. Il y a eu une fusillade.

— Une fusillade ? demande-t-il, bouche bée. Chez M. Royal ?

— Brody Royal est une des victimes.

— Oh non.

— Son gendre en est une autre. La troisième victime est Henry Sexton, le reporter.”

Le capitaine des pompiers secoue la tête, incapable de comprendre ce que je lui dis. “C'est tout ? Personne d'autre ?

— Je ne peux vraiment pas vous dire. Personne en tout cas pour qui je risquerais la vie de mes hommes.”

Le pompier me dévisage comme si j'avais perdu la tête.

“Ils étaient en train de nous torturer, dis-je. Avant l'incendie.

— Ils vous tortureraient... ? répète le capitaine en m'observant plus attentivement. Hé, je vous connais. Vous êtes le maire de Natchez. Penn Cage.

— C'est ça.

— Ça va ?

— Je crois que oui. Voici Caitlin Masters, l'éditrice du *Natchez Examiner*.

— Qu'est-ce qui a provoqué ce fichu incendie ?”

La réponse à cette question n'est pas quelque chose que le capitaine des pompiers serait capable d'entendre. *Voyons voir... Brody Royal s'apprêtait à brûler le bras de Caitlin au lance-flammes. J'étais enchaîné à un mur, en train de déchirer ma main en lambeaux en essayant désespérément de me libérer. C'est à ce moment qu'Henry Sexton, malgré ses blessures, est parvenu à se relever tant bien que mal et a placé son corps en rempart devant Caitlin pour la protéger. Royal a voulu le brûler, lui aussi, mais, tel un martyr du Moyen Âge, le reporter s'est précipité sur Royal et l'a pris dans ses bras avant que le vieil homme allume en toute sécurité*

le lance-flammes. Sous nos regards horrifiés, Henry a appuyé sur la détente et les a tous les deux immolés, provoquant une tempête de feu qu'aucune quantité d'eau n'aurait pu étouffer –

“Monsieur le maire ? dit le capitaine des pompiers, en me prenant par les épaules. Vous feriez peut-être mieux de vous asseoir, non ?

— Un lance-flammes de la Seconde Guerre mondiale, je marmonne. Chargé à l'essence et au goudron.”

L'homme secoue la tête, incrédule, puis il demande de l'aide d'un signe et commence à crier des ordres.

Je me retourne au bruit de moteurs vrombissants vers l'allée. Trois voitures du bureau du shérif de la paroisse de Concordia rugissent derrière le camion de pompiers. Deux se garent là-bas, mais une Chevy Tahoe contourne le camion et s'arrête à environ trois mètres de moi.

“Dieu merci”, me glisse Caitlin à l'oreille.

Le shérif Walker Dennis sort de sa voiture de patrouille et se dirige d'un pas lourd vers nous. À trois ans de la cinquantaine, il se déplace comme une star de ligue mineure de baseball montée en graine. Il pèse cent dix kilos et ses avant-bras décourageraient n'importe qui de le défier au bras de fer. Sa manière de porter l'uniforme brun et le Stetson donne l'impression qu'il a été shérif pendant toute sa vie d'adulte mais, en fait, cela ne fait que six semaines, après que son prédécesseur a été inculpé d'actes de corruption qui ont décimé le bureau tout entier.

“Vous allez bien ? crie Dennis en avançant à grands pas avant de me prendre par l'avant-bras comme pour s'assurer que je suis en vie.

— Ouais, ouais, Caitlin aussi.”

Le shérif regarde le feu. Deux équipes ont pointé des lances à la base des flammes, mais la majeure partie de la maison a déjà disparu.

“Il reste quelqu'un là-dedans ? demande Dennis.

— Royal et Regan, morts tous les deux.

— Merde. Ils n'ont pas pu sortir ?

— Non.

— Vous n'avez pas pu les sortir ? me demande le shérif avec un drôle de regard.

— Je n’ai pas essayé, Walker. Ils nous ont kidnappés en dehors des bureaux de l’*Examiner* – ou plutôt ils ont envoyé deux types pour le faire. Ils étaient en train de torturer Caitlin pour obtenir des informations quand ce type – je désigne le cadavre de Sleepy Johnston – a débarqué avec Henry et nous a sauvés. Royal avait un lance-flammes. C’est un miracle que nous soyons encore en vie.

— Henry est mort, lui aussi”, dit Caitlin.

Walker Dennis se frotte le front comme un homme souffrant d’un début de migraine. C’était déjà une des pires journées de sa vie, et cet événement ne faisait qu’aggraver ses problèmes. “J’aurais de toute évidence dû vous obliger davantage à me parler de Brody Royal.

— Ça n’aurait rien changé.”

Il sort une boîte de Skoal de sa poche de poitrine, l’ouvre à la hâte et en fourre une pincée sous sa lèvre inférieure. “Bordel, qui est ce type ? demande-t-il en désignant l’homme mort par terre.

— Sleepy Johnston. Vous le connaissez mieux sous le nom de Gates Brown.”

Le shérif écarquille les yeux. Dennis connaît Gates Brown comme le pseudo d’un homme qui a rôdé à la périphérie de notre enquête, ces deux derniers jours. S’approchant du corps, il baisse les yeux sur le visage du Noir de soixante-sept ans qui avait vécu, enfant, dans ce coin puis avait fui à Detroit pour y passer le reste de sa vie d’adulte.

“C’est le type qui m’a appelé pour me dire qu’il avait vu Royal et Regan mettre le feu au *Concordia Beacon* ?”

J’acquiesce.

“Il faut qu’on se taille d’ici. La police d’État peut débouler à tout moment et il faut qu’on mette quelque chose au point avant de leur parler.”

Je lance un regard à Caitlin qui nous observe attentivement. Je hoche la tête, pensant certainement à la même chose qu’elle et Dennis : *capitaine Alphonse Ozan*.

“Très bien, dit Dennis. On retourne à mon bureau pour prendre vos dépositions. Au moins, comme ça, je serai sur mon territoire s’ils essaient de me prendre cette affaire.

— Et le FBI ?

— L'agent Kaiser m'a appelé juste avant que j'arrive. On vient juste de l'avertir à propos de l'incendie, mais il ne paraissait pas encore savoir qu'il s'agissait de la maison de Royal.

— Je parie qu'il le sait maintenant.”

Le shérif Dennis crache par terre et se penche vers moi. “C'est un véritable bordel au niveau juridictionnel. Et nos culs sont en première ligne.

— Je sais.

— Vous montez avec moi, déclare-t-il en me tirant vers sa Tahoe. Mme Masters peut voyager dans la voiture qui nous suivra.

— Attendez, dis-je en libérant mon bras d'une secousse. Caitlin vient avec nous.

— Désolé, répond Walker en secouant la tête. Je dois vous séparer. Il y a beaucoup de monde qui nous regarde. Je dois respecter la procédure.

— Elle peut certainement monter dans la même voiture ? Vous pourrez jurer que nous n'avons pas échangé pendant le trajet.”

Sentant le danger, Caitlin s'est placée près de moi et a pris mon bras.

“Je suis désolé, répond Dennis avec fermeté. C'est comme ça que ça doit se passer.”

Avant que je discute davantage, Walker se penche vers moi. “C'est mon beau-frère qui conduira la deuxième voiture. Si vous avez besoin d'appeler Mme Masters au téléphone, vous pourrez. Rester ici à discuter est la chose la plus stupide que nous puissions faire. Vous voulez qu'Ozan vous arrête pour avoir tué l'un des hommes les plus riches de Louisiane ? L'ami de tous les gouverneurs de ces cinquante dernières années ?

— Je serai très bien dans la deuxième voiture, décrète Caitlin en me poussant doucement vers le véhicule de Dennis. Ne perdons pas une seconde de plus. Laissez-moi juste prendre les dossiers d'Henry.”

Walker lui adresse un regard reconnaissant, puis fait signe à un adjoint, debout près des voitures de patrouille garées derrière le camion de pompiers. L'homme nous rejoint au moment où

Caitlin revient en trotinant avec son carton, et Dennis nous présente le policier, Grady Wells, son beau-frère. Je demande à Wells de prendre soin de Caitlin comme si c'était sa chair et son sang, et il me le promet.

“Si la police d'État essaie de nous arrêter sur le bas-côté, ignore-les, dit Walker à Wells. Ne t'arrête pas avant d'être de retour au bureau. Tu n'obéis qu'à mes ordres. Laisse tomber les messages radio et s'ils commencent à te gueuler dessus avec leur haut-parleur, n'en tiens pas compte. On réglerá les problèmes de juridiction quand on sera au poste.”

Quelques secondes plus tard, six portières claquent et notre petit convoi se met à filer vers la nationale 84 et le fleuve Mississippi. Me tournant vers la vitre arrière, je vois la colonne de feu qui domine toujours la vaste plaine alluviale, comme si elle annonçait un désastre au monde entier. Si ma mère et ma fille venaient à regarder par la fenêtre du deuxième étage depuis le promontoire de Natchez, elles la distingueraient au loin. Alors que je pense à ma mère, le couteau à double tranchant de la culpabilité et de la colère se glisse entre mes côtes, et je me demande si mon père est à portée de regard de ce brasier rugissant.

Dans la froide nuit de Louisiane, Tom Cage roulait à bord d'un pick-up volé, son .357 Magnum appuyant fermement contre sa cuisse droite. Derrière lui, un tueur à gages inconscient était allongé sur la banquette, les mains liées et attachées de force à un râtelier à fusils monté dans le fond de la cabine. Un cadavre était étendu sur le sol entre eux, une balle du .357 de Tom dans le ventre.

Tom avait pris un Valium et un cachet de nitroglycérine, mais il souffrait encore de tachycardie, et aucune pensée ne parvenait à apaiser son cœur accablé. Walt Garrity était certainement mort ce soir en essayant de les extirper, tous les deux, des ennuis dans lesquels Tom les avait mis et, à présent, presque tous les flics de deux États étaient à leur recherche, en train de passer les routes principales au peigne fin, persuadés qu'ils avaient assassiné un policier de l'État de Louisiane, ainsi que l'ancienne infirmière de Tom, Viola Turner.

Walt avait abattu le policier, c'était vrai, mais uniquement pour l'empêcher d'abattre Tom de sang-froid. Et malgré tout, le policier d'État au regard glacial avait tiré une balle dans l'épaule de Tom avant de mourir et, bien que cela fût plusieurs heures que cette blessure avait été soignée, la douleur était à présent insoutenable. Tom n'osait pas prendre suffisamment de narcotiques pour atténuer sa souffrance. Cinquante années d'expérience comme médecin l'amenaient à penser que la blessure par balle l'avait mis dans un tel état qu'il pouvait tout simplement s'effondrer au volant et mourir avant que le pick-up ne s'arrête. À peine deux mois plus

tôt, il avait eu un infarctus auquel il avait survécu de justesse. Au cours des dernières soixante-douze heures, il avait enduré plus de stress qu'un homme de soixante-treize ans en pleine forme ne pouvait supporter sans céder à la tension.

Tom avait du mal à croire que six semaines plus tôt la vie avait semblé relativement calme. Après s'être remis de son attaque, il attendait avec hâte le mariage de son fils, prévu pour la veille de Noël. Mais Viola Turner était alors revenue à Natchez, traînant le passé derrière elle tel un démon dans son sillage. Le cancer qui avait poussé Viola à revenir dans sa ville natale après avoir passé quatre décennies à Chicago avait réduit la superbe infirmière qu'il avait autrefois aimée en une ombre desséchée d'elle-même ; malgré ses presque cinquante années d'expérience de la médecine, Tom avait été profondément choqué en la voyant. La triste vérité était que Viola n'était pas rentrée à Natchez pour y passer sa retraite, mais pour y mourir. Le premier soir où il l'avait vue, il avait compris qu'il allait probablement être accusé de meurtre dans un avenir proche. Un acte miséricordieux, qui passait habituellement inaperçu, pourrait très bien attirer l'attention d'un shérif vindicatif et du procureur. Mais pas même dans ses rêves les plus sombres, Tom n'avait imaginé que Walt et lui devraient fuir pour sauver leur peau.

L'homme ligoté sur la banquette arrière gémit. Tom envisage d'arrêter le pick-up afin d'administrer un nouveau sédatif à l'aspirant assassin. Le tueur à gages s'appelait Grimsby, et il avait trente ans de moins que Tom. S'il reprenait complètement connaissance, Tom aurait des difficultés à le maîtriser, même pieds et poings liés. Tom n'était parvenu à ligoter le salopard que parce qu'il l'avait tout d'abord chimiquement immobilisé. En compagnie de son partenaire désormais mort, Grimsby avait coincé Tom au bord d'un lac voisin. Et bien que Tom fût armé, il s'était résigné à mourir avant l'apparition des deux tueurs. C'était à ce moment – parce qu'il avait simplement consulté ses textos – que Tom avait appris que Caitlin était enceinte. Cette nouvelle l'avait transformé : d'un vieil homme fatigué de fuir (et de tuer), il s'était changé en un patriarche déterminé à voir naître son quatrième petit-enfant – et peut-être son premier petit-fils. Après une réflexion empreinte de

terreur, Tom avait tiré sur un des deux arrogants tueurs à gages face à lui, puis il avait désarmé Grimsby et l'avait forcé à porter son partenaire mort jusqu'à la maison du lac de Drew Elliott, où Tom s'était caché.

Après avoir pris son sac de voyage, Tom avait rempli une seringue de précieuse insuline et piqué Grimsby dans le dos pendant qu'il chargeait son acolyte mort dans le pick-up. Cela avait mis le tueur à gages en état de choc insulinique. Alors qu'il était étalé en travers de la banquette arrière du pick-up, respirant à peine, Tom lui avait ligoté les mains avec une vieille corde de ski trouvée dans le garage de Drew, puis il l'avait attaché au râtelier à fusils afin que Grimsby ne puisse pas l'attaquer s'il se réveillait pendant le trajet. Tom n'avait pas eu l'intention de tuer l'autre homme, mais ses choix avaient été limités, et les deux types étaient certainement déterminés à l'exécuter au bord du lac – un meurtre commandité. Si Grimsby mourait – ou finissait ses jours dans le coma – suite à l'overdose d'insuline que Tom avait provoquée, il en serait alors ainsi.

Le véritable dilemme de Tom résidait dans ce qu'il allait faire ensuite. S'il se dirigeait vers la civilisation, il tomberait tôt ou tard sur un barrage de police et il y serait abattu en résistant à son arrestation. Pour éviter ça, il s'était enfoncé dans les basses terres de l'arrière-pays entre Ferriday, Rayville et Tallulah, des champs de coton sans fin si peu habités qu'on les aurait crus désolés, mais Tom était plus avisé. Il était né dans le Sud-Ouest de la Louisiane, et il avait fait ses études de premier cycle à la NLU à Natchitoches, où il avait rencontré son épouse. Peggy Cage, née McCrae, venait d'une ferme de l'Est de la Louisiane, à seize kilomètres de l'endroit où il se trouvait. Le groupement de population le plus proche des terres du père de Peggy était le minuscule village de Dunston, à la croisée des chemins, situé environ à soixante-cinq kilomètres au nord de Ferriday. Cet environnement familial procurait à Tom le seul sentiment de sécurité éprouvé depuis longtemps : Peggy avait des membres de sa famille dans cette région et, au fil des années et de ses visites, Tom les avait soignés ainsi que la plupart de leurs voisins pour des urgences. Il savait qu'il pouvait se fier à la loyauté des gens fermés de la campagne.

Il fallait qu'il se débarrasse du pick-up le plus vite possible. Grimsby et son équipier avaient certainement informé leur patron qu'ils l'avaient coincé à la maison du lac de Drew, et cela signifiait que Forrest Knox ne tarderait pas à lancer un avis de recherche pour retrouver leur véhicule. Tom était convaincu que le frère de sa femme l'aiderait à bazarder le pick-up, mais cela impliquait aussi de mettre un autre membre de la famille en danger et, en faisant ça, Tom avait déjà provoqué la mort de plusieurs personnes.

Peggy me dirait d'y aller, pensa-t-il.

La vraie question était de savoir quoi faire s'il parvenait vraiment à se cacher quelque part. Ce cauchemar avait commencé quand il avait été inculpé du meurtre de Viola, mais la mort du policier d'État avait compliqué les choses de manière exponentielle. Enfreindre sa liberté sous caution pour sa première inculpation n'avait fait qu'accentuer sa culpabilité et avait encore plus réduit ses options. Le plan de Walt avait été d'aller demander de l'aide auprès du chef de la police de l'État de Louisiane (qui, comme Walt, était un ancien Texas Ranger) et de tenter de faire annuler l'avis de recherche lancé contre Tom et Walt. Mais de toute évidence, quelque chose avait mal tourné. Tom s'était attendu à voir Walt revenir bien avant que les deux tueurs à gages ne le trouvent, et pourtant il n'avait pas eu de nouvelles.

Ce qui laissait deux possibilités. Il pouvait essayer de se livrer à une branche des autorités – de préférence le FBI, s'il réussissait à les contacter – et espérer survivre à la rencontre. Ou il pouvait précisément faire ce qu'il avait déconseillé à Penn – traiter avec le diable en personne et tenter de mettre sa famille hors de danger par tous les moyens nécessaires. Étant donné qu'il était probablement cerné de tous côtés par les flics locaux et la police d'État, les chances de se rendre en toute sécurité aux mains d'agents fédéraux étaient faibles. Il suffirait qu'il se serve de son portable personnel pour qu'un hélicoptère de la police d'État se pointe dans les cinq minutes au-dessus de sa tête, et utiliser le dernier téléphone à carte prépayée que Walt lui avait laissé pouvait déjà être risqué à l'heure qu'il était. Ils s'en étaient déjà servi trop souvent.

La sonnerie du téléphone en question prit Tom par surprise et son épaule se mit à pulser, l'informant que sa tension avait dû monter d'un coup. Il fixa l'appareil pendant deux sonneries supplémentaires avant de répondre.

“Allô ?

— C'est moi, dit une voix qui le fit s'affaisser contre la portière du pick-up. Ça va ?

— Je t'ai cru mort.” Tom tendit le cou en arrière pour voir si le tueur à gages s'était réveillé.

“Je ne voulais pas te mettre en danger en t'appelant. Et même là, on ne devrait pas passer plus d'une minute à parler.

— Ça a marché avec le colonel Mackiever ?

— Non. Et ne répète pas son nom. Il a été retardé mais il est en route maintenant.”

En route voulait dire vers Baton Rouge.

“FK s'en est déjà pris à lui”, dit Walt.

Forrest Knox, pensa Tom.

“Je ne connais pas les détails mais il semblerait qu'on essaie de discréditer Mac et de prendre sa place, poursuivit Walt.

— Alors il ne peut pas faire annuler l'avis de recherche ?

— Pas d'un simple coup de fil. Il a besoin d'entendre notre version avant d'agir. C'est la prochaine étape. Mais ce n'est pas pour ça que j'appelle. Le colonel vient juste de m'annoncer quelque chose que tu dois savoir. Brody Royal a été tué ce soir, dans sa maison du lac Concordia. Le journaliste, Henry Sexton, est mort avec lui.

— Non, fit Tom dont le cœur se remit à tambouriner.

— Si. Et j'ai d'autres mauvaises nouvelles.”

Le martèlement dans la poitrine de Tom commença à se solidifier en une angine de poitrine.

“Pas Penn...”

— Non, bon sang, non. Mais apparemment Penn se trouvait sur les lieux quand c'est arrivé, et Caitlin aussi. Ils sont en vie mais c'est tout ce que je sais pour le moment. Mac vient juste de l'apprendre par radio. Le gendre de Royal est mort, lui aussi, et un homme noir dont je n'ai jamais entendu parler. Personne en qui Mac a confiance ne semble être au courant de ce qui a vraiment mal tourné.

— Où sont Penn et Caitlin en ce moment ?

— En détention provisoire. Dans les bureaux du shérif de la paroisse de Concordia. La police d'État a été avertie par les pompiers qui se trouvent sur les lieux de l'incendie. Ils sont en vie, dans des voitures de patrouille, rien que des blessures légères. Je vais essayer d'en savoir davantage mais si tu n'as pas de mes nouvelles, c'est qu'ils vont bien. S'il y a quelque chose de grave, je t'appelle. Ne me rappelle pas, sinon en cas d'extrême urgence.

— D'accord.

— Comment tu vas ? Melba est encore là ?

— Non. Et moi non plus.

— Quoi ?

— FK a envoyé deux types à la maison du lac et ils ont failli m'avoir. J'ai de la chance d'être en vie, pour être honnête.

— Quoi ?

— Il les a envoyés pour me tuer. J'ai renversé la situation. L'un d'eux se résume à deux épées en X, l'autre est ligoté sur la banquette arrière.

— Seigneur. Bordel, comment as-tu réussi tout ça dans ton état ?

— Un peu de chance et beaucoup de médicaments. Qu'est-ce qu'on fout maintenant ?”

Walt marqua une pause de quelques secondes. “Il faut que tu te planques quelque part pendant que je discute avec le colonel. Et n'essaie pas de parcourir des kilomètres – tu vas tomber sur un barrage de police. Tu vois un endroit proche où tu serais en sécurité ?

— En fait, oui. Mais tu as rempli ton contrat. Il faut que tu rentres au Texas. Tu dois penser à Carmelita. Déguerpis, mon vieux.

— Ça suffit. Écoute, on est déjà au téléphone depuis trop longtemps. J'ai encore une question à te poser.”

La voix de Walt était étrange.

“Dis-moi.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire avec le survivant sur la banquette arrière ?

— Je ne suis pas sûr. J'ai pensé le balancer quelque part. Dans un champ de coton, probablement.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Où alors ?

— Nulle part, répondit Walt avant de marquer une pause. Deux épées en X lui aussi. Comme le premier.”

Il fallut un moment à Tom pour comprendre ce que Walt voulait dire. “Je ne peux pas faire ça. Il y a trop de choses qui... commença Tom. Il y a déjà eu trop de morts.

— Écoute-moi, rétorqua Walt d’une voix qui lui rappela la Corée. La miséricorde est une qualité que tu ne peux pas te permettre. Nous avons déjà commis cette erreur cette semaine.”

Tom songea à Sonny Thornfield et se demanda si le vieux Klansman avait réellement été une erreur, ou s’il se pouvait qu’il joue un rôle positif avant que la situation ne se résolve.

Sur la banquette arrière, Grimsby remua. Tom jeta un coup d’œil mais il ne vit pas grand-chose dans le noir.

“Hé, fit Walt. Tu es encore là ?

— Maintenant que j’y pense, aller à Mobile était la chose la plus intelligente que tu pouvais faire, répondit Tom au cas où Grimsby s’était réveillé.

— Quoi ? fit Walt. OK, je comprends.

— Je regrette vraiment de ne pas être là-bas avec toi, ajouta Tom en le pensant vraiment avant de marquer une pause d’une dizaine de secondes. Eh bien, je n’aime pas cette idée, mais je suppose que je n’ai pas de meilleure option. Ce sera Mobile.

— Suffit la comédie, dit Walt d’une voix plus calme. Écoute-moi bien maintenant. Va t’acheter un nouveau téléphone à carte prépayée dans un Walmart. Encore mieux, envoie quelqu’un de confiance pour t’en acheter une demi-douzaine. Puis appelle ce numéro. Je veux que tu utilises un code pour me dire où tu te trouves – un code simple. En trois étapes. Numérote les lettres de l’alphabet de un à vingt-six. Puis épelle ton message, convertis-le en chiffres et multiplie le chiffre de chaque lettre par le nombre d’hommes morts dans l’ambulance à Chosin. On est d’accord sur ce nombre ?

— Ouais, répondit Tom que la seule mention de l’ambulance avait fait grimacer.

— Tu m'appelles et tu me donnes une suite de nombres, rien d'autre. Comme trente-six, pause, deux cent soixante-quinze, pause, cent cinquante, pause. Compris ?

— Ouais.

— Et rappelle-toi que si tu n'as pas de mes nouvelles, c'est que Penn et Caitlin vont bien.”

Tom hocha la tête avec lassitude dans la lumière du tableau de bord. “C'est bon d'entendre ta voix, Walt.

— Même chose, mon vieux. C'est le moment de se quitter. Rappelle-toi simplement, il te reste un truc difficile à faire avant toute autre chose. Achève ce salopard. C'est la guerre, Caporal.

— Walt...

— Il avait l'intention de te tuer de sang-froid, non ?

— On se voit bientôt.”

Tom coupa la communication et reposa le téléphone.

Walt était en vie, cette révélation lui avait vraiment remonté le moral. Avec Walt qui essayait de faire annuler l'avis de recherche, il était encore possible que la menace la plus immédiate contre eux soit vraiment écartée. D'un autre côté, les nouvelles de la fusillade au lac Concordia avaient profondément perturbé Tom. Il se savait en partie responsable de ces morts, comme des précédentes. Pire, il se pouvait que Penn et Caitlin se soient rendus à la maison de Royal en essayant de l'aider. Mais c'était le décès d'Henry Sexton qui le hantait le plus. Penser que le journaliste avait survécu à deux agressions pour mourir dans la maison de Brody Royal... Cela paraissait presque incompréhensible.

Tom plissa les yeux, à l'affût d'un chevreuil ou d'une vache errante, en suivant les faisceaux jumeaux des phares qui éclairaient l'étroite route entre les champs de coton déserts. Il ne pouvait se permettre d'avoir un accident qui endommage le pick-up. Dans son état, il était incapable de rejoindre un endroit sûr à pied.

Il se tendit quand une paire de phares apparut au loin, et son cœur et son épaule se mirent à pulser en synchronie. À moins de piler, de faire demi-tour et de filer, il n'avait pas d'autre choix que de continuer vers le véhicule venant dans sa direction.

Alors que les deux voitures se rapprochaient, une douleur aiguë le poignarda dans le haut du dos et son souffle se fit plus court. Si celui qui était dans cette voiture ou ce pick-up était un flic, Tom savait qu'il était fort probable qu'il soit mort la minute suivante. Sa photo – ainsi que celle de Walt – avait circulé dans tout l'État ces dernières heures, saturant tous les médias. N'importe quel flic qui l'arrêterait le reconnaîtrait. Et quel policier accorderait à un tueur de flic le temps d'expliquer la présence d'un cadavre et d'un otage sur la banquette ? Tom avait soigné un bon nombre de policiers au fil des années et, dans une telle situation, huit hommes sur dix tireraient d'abord pour recevoir les honneurs.

La chair de poule couvrit sa nuque et ses bras tandis qu'il se préparait à l'explosion de lumière rouge vif du gyrophare de la police de Louisiane. Son visage était couvert de sueur et l'angine de poitrine avait verrouillé les muscles de son dos, quand les lumières aveuglantes le dépassèrent en clignotant, et il vit qu'elles appartenaient à un camion-nacelle de la compagnie électrique de Louisiane.

“Seigneur”, haleta-t-il tandis que son pick-up volé, sortant de l'aspiration entre les deux véhicules, s'enfonçait de nouveau dans le noir.

Alors que les battements de son cœur ralentissaient lentement, Tom prit conscience que Grimsby, sur la banquette arrière, s'était réveillé. Quelque instinct de survie ancestral et vacillant s'était manifesté pour lui signaler que le tueur à gages était en train de fixer l'arrière de son crâne, s'efforçant de trouver un moyen de le tuer. Si Tom se retournait, Grimsby fermerait les yeux et ferait semblant de dormir. Mais Tom savait qu'il n'en était rien. Derrière les paupières, ces yeux seraient animés d'une méchanceté létale.

Qu'est-ce que Walt avait dit ? *La miséricorde est une qualité que tu ne peux pas te permettre...*

Le pick-up roulait à travers les champs sombres, et Tom posa la main sur la froide crosse quadrillée du .357.

À la seconde où Sonny Thornfield vit Billy Knox, debout sous les lumières, sur le ponton flottant devant son camp de pêche de Toledo Bench Reservoir, il sut que quelque chose s'était passé. Sonny et Snake avaient accompli une des missions les plus éprouvantes à laquelle il avait participé depuis la guerre, et il était fou de joie d'être simplement en vie. Au beau milieu de la nuit, Snake les avait secrètement conduits en hydravion jusqu'à un petit lac, près de Ferriday. Après s'être transporté en voiture jusqu'à la pelouse autour du Mercy Hospital, Snake avait assassiné Henry Sexton en tirant à travers la fenêtre de sa chambre. Puis, parce que Forrest avait décrété que quiconque ayant une connaissance directe de l'agression de Sexton devait mourir, ils avaient drogué deux gamins de vingt ans et les avaient noyés dans le marais d'Atchafalaya. Personne n'avait pu être témoin de leur crime. Snake avait posé l'avion au milieu d'un étang noir comme un four, à des kilomètres de toute habitation.

Ça ne peut pas être ça, se dit Sonny en scrutant le visage sombre de Billy pendant que Snake manœuvrait le Beechcraft jusqu'au quai. Avec autant de précaution que possible, Sonny descendit sur le ponton à tribord et attrapa la corde d'amarrage que Billy lui lança.

Billy ne ressemblait pas beaucoup à son père, jeune homme. Snake avait toujours été sec, le visage taillé à la serpe. Billy était trapu et blond, les cheveux aux épaules et la barbe d'un chanteur de rock des années 1970. D'habitude, ses yeux étincelaient d'une lueur amusée mais, ce soir, Sonny ne l'avait jamais vu aussi sombre.

“Qu’est-ce qui se passe ? demanda Sonny. Qu’est-ce qui est arrivé ?

— Attends que papa sorte”, répondit Billy.

Quand le ponton cogna contre le quai, Sonny passa sur le carré de bois flottant.

“Des ennuis ?

— De sacrés”, dit Billy en hochant une fois la tête.

Un frisson parcourut le dos de Sonny.

Snake descendit sur le ponton de l’hydravion puis posa le pied avec légèreté sur le quai, son regard interrogateur fixé sur son fils.

“Qu’est-ce qui se passe, fiston ? Tu as l’air d’avoir besoin d’une dose d’Ex-Lax.

— Tu rigoleras moins quand tu entendras la suite. Tu as raté Sexton ce soir.

— Raté... ? C’est des conneries.

— Le capitaine Ozan a appelé, rétorqua Billy en secouant la tête. Tu l’as raté, pas de doute. Tu as tué sa petite amie, si ça peut te remonter le moral.

— J’ai vu la balle toucher sa tête ! aboya Snake.

— Tu n’as fait que l’effleurer.

— Impossible. C’était une balle de .22 Magnum et je l’ai troué.”

Billy haussa les épaules comme s’il était fatigué de discuter.

“Tes yeux ne sont peut-être plus aussi bons qu’avant. Ozan était là-bas et il sait ce qui s’est passé. Le FBI a transféré Sexton dans une pièce aveugle – un bureau – et a essayé de faire croire à sa mort, mais Ozan a réussi à apprendre la vérité d’un policier de la CPSO. On se retrouve avec de sacrées emmerdes là-bas.

— Forrest est au courant ? demanda Sonny, inquiet.

— Je ne lui ai pas encore parlé. Mais tu peux être sûr qu’il ne va pas être content.

— Où est-il ?

— À La Nouvelle-Orléans. Il essaie de prendre la place du colonel Mackiever.

— Merde, merde, merde, répéta Sonny, incapable de cacher sa peur.

— J’ai eu ce salopard ! insista Snake.

— La fenêtre a dû dévier ton tir, dit Billy.

— Ferme-la ! gueula Snake. Je sais ce que j'ai vu.

— Pourquoi tu n'as pas descendu la fille Masters ? demanda Billy, ignorant la colère de son père. Ozan affirme que tu devais la voir à travers la fenêtre. Descendre la petite amie de Sexton ne nous sert à que dalle. Rayer Caitlin Masters du tableau nous aurait au moins donné une marge de sécurité, si Sexton lui a dit quoi que ce soit sur nous.

— L'autre femme a essayé de fermer les stores. Elle prenait la moitié de cette putain de fenêtre ! En plus, j'ai pensé que Forrest aurait une attaque si je lui disais avoir tué cette salope de journaliste sans son feu vert. Si j'avais su que c'était ce qu'il voulait, je serais allé directement à la fenêtre et je les aurais tous butés.

— Forrest ne t'aurait pas donné le feu vert pour la fille Masters, assura Sonny. C'est ce qu'il dit après coup." Il se frotta les bras en frissonnant. "Et si on montait à la maison ?

— Oublie ça, répliqua Snake. Il faut retourner à Ferriday et achever Henry. On ne peut pas prendre le risque qu'il parle." Sonny regarda avec envie la côte menant à l'habitation luxueuse, aux fenêtres éclairées de chaude lumière jaune, sur le rivage du réservoir.

"Oubliez Sexton, dit Billy d'un ton ferme. Il faut l'achever, je suis d'accord, mais il est inaccessible pour le moment. Forrest décidera."

Snake donna un coup de pied dans une boîte de matériel de pêche sur le quai.

"C'est rien que des conneries, Billy. Qu'est-ce qu'en dit Brody ? Tu lui as parlé ?

— Non. On n'est pas censé utiliser les téléphones, tu te rappelles ? Ozan a enfreint la règle, mais il a pensé qu'il fallait qu'on soit au courant. Vous devez rester au Texas jusqu'à nouvel ordre."

Sonny patienta pendant que Snake jurait et crachait.

"Espérons juste que Forrest sera le nouveau chef de la police d'État dès cet après-midi. Alors on pourra commencer concrètement à limiter les dégâts."

Snake balançait la boîte de pêche d'un coup de pied dans l'eau sombre puis grimpa les marches en bois vers la maison.

Le téléphone portable de Billy sonna et il répondit aussitôt. Au bout de dix secondes, son visage pâlit. Dix autres plus tard, il était bouche bée. Se détournant de Sonny, il fit quelques pas le long de l'appontement. Sonny leva les yeux vers le haut de la côte et vit que Snake avait stoppé son ascension et hésitait sur la dernière marche, il observait son fils. Quand Billy coupa la communication, il revint vers Sonny comme un homme essayant de passer un test de sobriété.

“Qui c’était ? demanda Snake en descendant l’escalier. Qu’est-ce qui s’est passé ?

— C’était Ozan, répondit Billy, abasourdi. Henry Sexton est mort.”

Snake éclata de rire en serrant le poing. “Je t’ai dit que j’avais eu ce salopard !”

Billy secoua lentement la tête. “Non, tu ne l’as pas eu. Brody est mort, lui aussi.

— Quoi ? murmura Sonny.

— Brody, Sexton, Randall Regan, un vieux nègre de Detroit, deux gardes du corps de Brody, et un flic de Natchez pour couronner le tout. La maison de Brody est en train de se réduire en cendres en ce moment même.

— Conneries ! lança Snake.

— Ozan vient juste de l’entendre sur la radio des pompiers de la paroisse de Concordia.

— Il en dit quoi, Forrest ?

— Ozan n’arrive pas à le joindre. Pas depuis qu’il est entré dans un hôtel de La Nouvelle-Orléans pour rencontrer le colonel Mackiever.

— Oh mon Dieu”, souffla Sonny en cherchant un endroit où s’asseoir.

La Tahoe du shérif Walker Dennis file en vrombissant dans la nuit de Louisiane, gyrophare et sirène éteints. Le souffle du chauffage me balaie le visage, le grésillement sourd de la radio de la police est à peine audible. La chaleur accentue la brûlure de cigarette sur ma joue gauche mais, après avoir traversé tout ce que j'ai traversé ce soir, la douleur paraît anodine.

“J’ai essayé d’étouffer tout ça pour retarder l’intervention de la police d’État, déclare le shérif Dennis. Mais les pompiers ont mentionné des noms à la radio. Tout le monde est au courant maintenant. Et quand un homme aussi riche que Brody meurt, les gens veulent tout savoir. On aura de la chance si on atteint le poste sans que des voitures de la police d’État nous obligent à nous arrêter.”

À dix-neuf kilomètres à l’est, cette route nationale franchit le Mississippi pour rejoindre Natchez, mais notre destination est plus proche de quelques kilomètres. Le bureau du shérif de Concordia se trouve au sous-sol du palais de justice de la paroisse, entre Vidalia et Ferriday, Louisiane. La nationale reliant ces deux villes traverse la pire des étendues urbaines : petits garages, sociétés de services de champs pétroliers, casses, marchands de bateaux, et une rangée de sociétés insignifiantes qui changent continuellement. Tous ces établissements possèdent des parkings où des voitures de la police d’État peuvent attendre notre passage.

“Je vais filmer vos déclarations quand on arrivera, annonce le shérif Dennis. Mais il vaudrait mieux que je sache avant ce

que vous allez dire. Je ne veux pas vous acculer dans un coin dont vous ne pourriez vous sortir.

— Merci, Walker.

— Est-ce que la version de votre fiancée et la vôtre sont raccord ?

— Ouais.

— Bien. Parce que tout ce que vous allez dire sera disséqué par pas mal d'agences.”

Je hoche la tête sans rien ajouter.

“J’ai une idée grossière de ce qui a mal tourné, mais pourquoi ne me diriez-vous pas qui a tué qui et dans quel ordre ?”

J’inspire et organise mes pensées avant de parler.

“Deux des hommes de Royal ont mis KO le flic de Natchez qui montait la garde sur le parking de l’*Examiner* avant de nous enlever. Je pense qu’ils l’ont probablement tué, parce que je n’ai pas senti son pouls dans la camionnette. Une fois arrivés chez Royal, ces deux types ont traîné son corps hors du véhicule.

— Vous pouvez me donner une bonne description ?

— Correcte. J’aimerais bien descendre ces salopards.

— S’ils ont tué un flic, vous allez devoir attendre votre tour.

Qui est mort ensuite ?”

Un instant, je suis incapable de parler. Walker considère comme une évidence que les assassins de flics connaîtront une mort violente, et il est tellement pris par ce qui se passe qu’il ne comprend pas qu’il vient juste, par le fait, de condamner mon père.

“Royal et Regan étaient en train de nous torturer, Caitlin et moi, au sous-sol, dans le stand de tir de Royal.

— Seigneur, Penn. Je suis désolé. J’ai toujours entendu dire que Brody avait une collection qui valait un million là-dedans. Mais je n’ai jamais vu cet endroit.”

L’image des deux fusils censés avoir servi pour les assassinats me traverse l’esprit.

“Un million serait l’estimation basse, je murmure. Royal essayait de découvrir qui avait rendu visite à la mère de Pooky Wilson avant qu’elle meure. Il connaissait l’existence d’un témoin capable de le situer sur la scène de la mort d’Albert Norris.

— Comment il savait ça ?

— Entre vous et moi... c'est moi qui lui ai appris, plus tôt dans la soirée."

Walker m'adresse un regard plein de colère. "Bon sang, Penn.

— Je sais. Je vais le payer le restant de mes jours. Mais ce qui est fait est fait. Pendant qu'ils nous torturaient, Henry Sexton et Sleepy Johnston ont débarqué pour essayer de nous sauver. On a entendu des coups de feu à l'étage. Ils ont voulu faire croire qu'ils étaient une équipe d'intervention, mais Royal n'a pas marché. Quand Sleepy Johnston a passé la porte, Brody lui est tombé dessus. Et quand il a deviné qui était Johnston – il a appelé son avocat, Claude Devereux –, Brody l'a abattu de sang-froid.

— Alors ce Sleepy Johnston était le type qui est allé voir la mère de Pooky Wilson avant qu'elle meure ?

— C'est ça.

— Et c'est lui qui a appelé pour refileur des tuyaux en donnant le nom de Gates Brown ?

— Voilà. Et il est allé voir Henry à l'hôpital.

— Mais comment Johnston a-t-il pu savoir que Royal vous avait kidnappés ?

— Il surveillait la maison de Brody quand on nous y a conduits. Il suivait Royal depuis qu'il était revenu de Detroit. C'est comme ça qu'il a pu voir Royal et Regan mettre le feu aux bureaux du *Beacon*. Il n'a juste pas trouvé le courage de vous appeler avant aujourd'hui. Ou hier, plutôt. Même après avoir vécu dans le Nord pendant quarante ans, Sleepy avait encore la trouille de Royal et des Knox. Il ne croyait pas que Brody paierait un jour pour ce qu'il avait fait.

— Pourquoi avoir utilisé un nom de joueur de baseball comme pseudo ?

— Après son arrivée à Detroit, Sleepy se sentait seul. Gates Brown était une star noire dans l'équipe des Tigers et il avait eu des problèmes dans sa jeunesse, comme Sleepy. Mais grâce à lui, les Tigers ont remporté les Séries en 1968 et Sleepy le considérait comme un exemple. Mais, ce soir, il a manqué de chance."

Le shérif Dennis, lui-même un ancien joueur de baseball, acquiesce, compréhensif. "C'est foutrement triste quand on y pense.

— Pire.

— Alors qui est mort ensuite ? Henry ?

— Henry était déjà blessé des agressions précédentes, mais je crois qu'il a encore pris une balle pendant la fusillade à l'étage chez Royal. Il tenait tout juste debout. Brody l'a démolé avant de se moquer de lui, puis il a oublié qu'il était là. Mais quand Brody a été sur le point de brûler Caitlin avec ce lance-flammes – alors que j'étais enchaîné au mur –, Henry a rampé jusqu'à eux, il a réussi à se relever tant bien que mal et il a protégé Caitlin avec son corps.

— Henry a fait ça ?

— Ce n'est pas tout. Il s'en est pris à Brody ensuite. Brody essayait d'allumer son lance-flammes mais une fois qu'Henry s'est jeté sur lui, il n'a pas pu le mettre en route sans risquer que la flamme se retourne contre lui. Puis Henry s'est approché de Brody et, après une brève bagarre, Henry a pressé la détente et les a tous les deux immolés." Je marque une pause, le temps de reprendre le contrôle de ma voix. "C'est la chose la plus horrible et héroïque que j'ai jamais vue.

— Doux Jésus. Et Randall Regan ?

— C'est moi qui ai tué Regan", répons-je après quelques secondes de silence.

Le shérif Dennis émet un grognement. "Eh bien... je suppose que vous pourrez me donner tous les détails au poste.

— Merci.

— Mais dites-moi, si Sleepy Johnston a été abattu dans le sous-sol, comment a-t-il fini dehors ?

— Je l'ai porté."

Le shérif se tourne pour me considérer d'un air sceptique. "Mort ?

— Non, il a été touché à la colonne vertébrale. Je savais que le déplacer le paralyserait, ou pourrait même le tuer, mais il aurait été brûlé vif autrement." Je repousse les images du visage de Sleepy Johnson quand il s'est résigné à mourir dans les flammes. "Je n'ai même pas senti son poids, Walker. C'était comme soulever un gamin.

— C'est comme ça quand il arrive ce genre de merde, répond Dennis en hochant lentement la tête.

— Tout ce que je sais, c'est que deux types bien sont morts. Trois, si ce flic de Natchez qui montait la garde à l'*Examiner* a été tué.

— Je n'aimerais pas être à votre place quand vous appellerez le chef Logan. À moins que vous ne souhaitiez que je le fasse.”

Je secoue la tête. “Non, je dois bien ça à Logan.

— Eh bien, au moins Royal et Regan sont morts. Je ne suis pas désolé d'apprendre ça.”

Mais à quel prix ? “Caitlin m'en veut pour ce qui s'est passé ce soir, dis-je faiblement en exprimant ma conviction la plus profonde. Elle ne le dira jamais mais c'est vrai. Elle en veut à mon père aussi, bien sûr.

— Et vous ? Vous en voulez à votre vieux ?

— Je suppose que oui, m'entends-je dire après un long silence. S'il avait agi tout autrement, vous voyez ? S'il s'était confié à moi depuis le début, à propos de la mort de Viola ? S'il n'avait pas enfreint sa liberté conditionnelle ? Combien de personnes seraient encore en vie ?

— Je n'en sais rien, Penn. Mais attendez de pouvoir lui parler avant de le juger. Votre père est un type bien. Je suis certain qu'il y a des choses que vous ne savez pas. Des choses qui expliqueront tout ça.

— J'ai essayé de passer mon père par pertes et profits ce soir, Walker. Après la mort d'Henry. Et de Sleepy Johnston. Mais je n'y arrive pas.”

Le shérif Dennis se tourne pour m'adresser un regard de pure empathie. “C'est votre père, mon vieux. Votre sang.”

On y est. Le sang. L'impératif empirique et évolutionniste. Que dire d'autre ? “Walker... ce soir, j'ai demandé à Brody s'il avait tué Viola Turner ou commandité son assassinat.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a dit que non. Il a admis l'avoir violée en même temps que d'autres Aigles. Snake Knox et les autres. Mais il a répondu qu'il ne l'avait pas tuée. En fait, il a dit...

— Quoi ?

— Je nierai avoir jamais avoué ça, Walker. Mais Royal a déclaré que c'est mon père qui a tué Viola.”

Le shérif Dennis paraît se pétrifier au volant. Puis il se mord la lèvre pendant quelques secondes. “Il vous a donné des détails ?

— Il a dit que mon père avait sauvé la vie de Viola pendant quarante ans, mais qu’il l’avait tuée il y a deux jours. L’ironie de la chose l’a fait rire.

— Vous croyez vraiment ce malade ?

— Il n’avait aucune raison de mentir, Walker. Il pensait que Caitlin et moi étions sur le point de mourir, et il avait déjà admis avoir donné l’ordre de tuer Pooky Wilson.”

Dennis, le regard sur la nationale 84, prend son temps avant de répondre. “Mais est-ce vous le croyez vraiment ? Au fond de vous ?

— Je ne sais pas. Mon père aurait-il pu tuer Viola pour la délivrer de sa souffrance ? Oui. Mais l’assassiner... Il n’y a pas une personne à qui j’en ai parlé cette semaine qui croie ça possible. Et en fin de compte, moi non plus.

— Qu’en pensait Henry ?

— Henry croyait que les Aigles Bicéphales l’avaient tuée. Ils l’avaient menacée de le faire si elle revenait à Natchez, et c’est ce qu’elle a fait. Henry ne doutait absolument pas qu’ils avaient mis leur menace à exécution.

— Ça me suffit, vieux.

— J’aimerais que ça me suffise aussi. J’ai imaginé trois théories différentes au cours des trois derniers jours. Il y a tant de possibilités. Il se pourrait même que Lincoln Turner ait tué Viola, que mon père le sache et qu’il le couvre.

— Le Lincoln Turner qui a été le premier à accuser votre père de meurtre ? Vous êtes en train de dire qu’il pourrait avoir tué sa propre mère ?

— Peut-être. C’est possible que ce soit par accident, au cours d’une euthanasie bâclée ou que ce soit une tentative de débattant de la ranimer avec de l’adrénaline.

— Mais... si c’est le cas, pourquoi votre père couvrirait ce connard ?

— Parce mon père pense que Lincoln est son fils.”

Cela réduit Dennis au silence pendant une demi-minute.

“Seigneur, finit-il par dire. On se croirait dans Tennessee Williams.”

Je suis surpris que Walker Dennis en sache même suffisamment à propos de Tennessee Williams pour émettre ce commentaire. “Plutôt Faulkner, je dirais. *Absalon, Absalon !*

— Du pareil au même. Vous savez ce que je pense ?

— Quoi donc ?

— Tout ce bordel avec Royal et Regan et les Aigles Bicéphales, c’est une bonne chose. Pour votre père, j’entends. C’est évident qu’il s’agit de bien plus que du meurtre d’une vieille infirmière. Et Viola était liée à Revels, ce gamin qui militait pour les droits civiques. Si vous réussissez déjà à ce que votre père soit placé en détention sécurisée – dans l’État du Mississippi, pas en Louisiane –, il sera jugé pour le meurtre de Viola. C’est ça ?

— Vous n’oubliez pas la mort du policier d’État de Louisiane ?

— Oublions ça une minute, répond Dennis en agitant la main pour écarter ma question. Je ne suis pas juriste mais j’ai assisté à un bon nombre de procès pour meurtre. Si votre père est jugé pour le meurtre de l’infirmière Viola, vous n’avez besoin que d’une chose : un doute raisonnable. J’ai raison ?

— Vous n’avez pas tort.

— Est-ce que vous allez le défendre ?

— Bon sang, non. C’est Quentin Avery son avocat.

— Encore mieux. Avery pourrait convaincre des chiens de descendre d’un fourgon à viande.

— Nous sommes à des années-lumière d’une salle de tribunal, Walker.

— Peut-être bien et peut-être pas tant que ça, rétorque le shérif en se retournant vers moi, les yeux scintillants sous son Stetson. Toutes ces histoires remontent à la famille Knox : Frank et les Aigles Bicéphales d’autrefois, et Forrest et son opération de trafic de drogue aujourd’hui. Je propose qu’on en revienne à notre plan initial. Frapper les Knox aussi fort que possible. Choper tous les fabricants de meth et les mules de la paroisse. Se concentrer à fond sur l’organisation Knox. On n’aura pas longtemps à attendre pour avoir un ou deux Aigles Bicéphales sur le gril. Et une fois que ces gens se mettront à chanter, je tiendrai Forrest par les couilles. Et Quentin Avery aura tout ce qu’il faudra pour faire bouffer du doute

raisonnable au jury siégeant au procès de votre père. Quand Quentin aura fini son prêche, les jurés ne sauront même plus s'ils sont droitiers ou gauchers.

— Rien de tout ça n'a d'importance si la police d'État abat mon père comme fugitif", dis-je d'une voix monocorde.

Dennis hausse les épaules. "Ils ne l'ont pas encore pris, non ?

— On n'en sait rien.

— Bien sûr que si. S'ils l'avaient coincé avec Garrity, ça jacasserait sur ma radio comme aux réunions de fidèles auxquelles participe ma femme. Non, je suis prêt à parier que le vieux Texas Ranger est assez fin pour trouver un circuit qui permette à votre père de rester libre encore un bon moment."

Je n'ai pas grand espoir qu'un Aigle Bicéphale livre suffisamment d'informations pour sauver mon père d'une exécution par la police. Mais tandis que les lumières de sécurité de divers commerces défilent en clignotant dans le noir, une nouvelle stratégie commence à prendre forme dans mon esprit.

"Combien de temps vous faut-il pour organiser une descente chez les dealers de meth de toute la paroisse ?" je demande.

Dennis consulte sa montre. "Mes hommes peuvent être prêts dans six heures. Juste avant le lever du jour.

— Vous êtes sérieux ?

— J'ai fait quatre-vingt-dix pour cent du travail préparatoire aujourd'hui. Je vous l'ai dit hier, et voilà où nous en sommes."

La perspective de frapper fort les Knox dans un délai si court est tentante. "Et l'agent Kaiser ? Vous lui en parleriez ?"

Le shérif roule des épaules puis les fige comme pour se préparer à un coup – ou en délivrer un. "Après avoir vu Kaiser la queue entre les jambes quand le capitaine Ozan s'est pointé au Mercy Hospital ? Je n'y pense même pas. C'est entre vous et moi, Penn. Je suis fatigué de rester là à regarder les Knox chier sur ma paroisse. Cela fait deux ans que mon cousin est mort, je sais au fond de moi que c'est l'équipe de Forrest Knox qui l'a tué. J'en ai ras le bol de ne rien faire.

— Henry ne croyait pas qu'un Aigle Bicéphale puisse rompre le serment de silence sous la pression de la police. Kaiser non plus."

Walker émet un grognement méprisant. “Excusez-moi de dire du mal des morts, mais Henry Sexton ne connaissait rien à la police. Et Kaiser est un type qui voit large. Il est temps de rester simple. Je suis flic, vous êtes procureur. Le trafic de meth est passible d’une condamnation obligatoire de quinze à trente ans dans cet État. Quelqu’un qui bosse pour les Knox nous donnera un Aigle Bicéphale ou deux, juste pour éviter que son cul finisse à Angola. Et une fois que nous aurons un Aigle dans ma prison, il vaudra mieux faire gaffe. Ces vieux salopards ont dans les soixante-dix ans aujourd’hui. Vous croyez qu’ils ont envie de mourir à la ferme pénitentiaire d’Angola avec un paquet de Noirs bouclés à perpétuité ? Merde, non. Pensez à Glenn Morehouse face au cancer. Il a craqué, non ?

— C’est différent.

— Vous croyez ? demande-t-il alors qu’un rire amer lui échappe. Si on me donne le choix entre mourir du cancer dans un bel hôpital et pourrir à Angola avec un tas de frangins énervés qui savent que j’ai fait partie du Ku Klux Klan ? Je choisirais le cancer n’importe quand, mon vieux. Au moins, on a de la morphine pour endurer.”

Il se pourrait que le shérif ait raison. Certains criminels accusés vivent dans la terreur mortelle d’être incarcérés – les flics corrompus, par exemple – mais étant donné la démographie raciale des prisons américaines, j’imagine qu’un ancien membre du Ku Klux Klan entre dans la même catégorie que les agresseurs sexuels d’enfants quand il s’agit d’avoir une vraie raison de craindre d’aller en prison.

“Très bien, dis-je doucement. Je vous suis.”

Walker me regarde avec une expression excitée. “Vraiment ?

— On y va.

— Qu’est-ce qui vous a fait changer d’avis ?”

Comme Dennis prend des risques pour mon père, je sens que je lui dois la vérité. “Tactique de combat. Forrest Knox mène la chasse à l’homme contre mon père et Walt. Si on frappe fort l’organisation Knox demain et qu’on poursuit notre action, Forrest devra consacrer beaucoup d’énergie pour se défendre. Et chaque minute qu’il passera à nous combattre sera toujours une de moins qu’il consacrerait à traquer mon père.

— Ça, c'est sûr, rétorque Walker. Dans le doute, va droit au but. Ne laissons pas le temps à Forrest ne serait-ce que de penser à votre père. Je regrette juste qu'on n'arrive pas à écarter l'agent Kaiser, afin qu'il n'interfère pas.”

Dès que Walker prononce ces mots, un souvenir de Brody Royal décrivant le meurtre de Pooky Wilson à l'Arbre aux Morts me revient. “Il se pourrait que je sois capable de gérer ça. Mais pas dans les six prochaines heures.

— Les coups de main sont bienvenus. Hé, regardez, dit le shérif Dennis en désignant, de l'autre côté des files en direction de l'ouest, la silhouette à la modernité discordante du palais de justice datant des années 1970. On y est. Et pas un seul flic de la police d'État en vue.”

Quand Walker lève le pouce en signe de victoire, je me tourne sur mon siège pour m'assurer que le beau-frère de Walker est toujours derrière nous, avec Caitlin comme passagère. Bien heureusement, je distingue les silhouettes de leur tête dans les phares des véhicules qui les suivent.

“Hé, reprend vivement Walker. Plus tôt dans la journée, vous avez dit vouloir m'accompagner pendant les descentes. Ça marche toujours ? Ou bien vous préférez faire profil bas et me laisser en prendre pour mon grade ?”

Je n'ai même pas besoin de réfléchir à cette question. “Ma mère et ma fille sont bien cachées. Pourquoi est-ce que je vous laisserais vous amuser tout seul ?”

Le shérif tape sur son volant en souriant.

“Très bien. Dans six heures, on attaquera ces fils de pute. Et je suis prêt à parier que dans vingt-quatre heures, on aura au moins un Aigle Bicéphale dans ma prison. Et qu'il nous suppliera pour dire tout ce qu'il sait.”

Dennis s'arrête sur le flanc gauche du palais de justice, là où est situé son parc auto.

“Je ferais mieux d'appeler tout de suite le chef Logan, dis-je, la voix lourde de crainte et de culpabilité. Il faut qu'il sache qu'il a probablement perdu un homme ce soir.”

Le sourire s'efface sur le visage de Dennis. “Dites-lui qu'on éclaircira cette affaire dès demain. Dites à Logan que je le lui promets.

— Ce sera fait.”

Dennis coupe le moteur puis me regarde. Ses yeux, dans son visage rondlet, brûlent d’une redoutable conviction. “Avant que j’en aie fini avec lui, Forrest Knox va regretter que sa famille ait jamais mis les pieds dans ma paroisse.”

Les ancêtres de Forrest Knox sont probablement arrivés ici des générations avant ceux de Dennis, mais le shérif n’est pas du genre à s’encombrer de détails. La subtilité n’est pas son fort. Si l’agent spécial Kaiser est comme un drone militaire Predator qui tourne en rond au-dessus de Forrest Knox et du groupe des Aigles Bicéphales avec une série de missiles à précision ciblée, le shérif Dennis tient plus des bombes lâchées du ventre des B-17 pendant la Seconde Guerre mondiale : stupides et lourdes, mais suffisamment mortelles pour démolir le quartier d’une ville. Et pour mon nouvel objectif, Walker Dennis est exactement la prescription qu’il me faut.

Caitlin Masters n'avait pas perdu de temps à peine montée dans la voiture de patrouille. Les morts dont elle avait été témoin, la torture dont elle avait été victime – tout cela la traversait tel un poison lent, elle le savait, mais il n'existait pas d'antidote rapide. Si ce que Brody Royal avait dit au sujet d'une taupe dans son journal était vrai, alors chaque minute qui passait équivalait à encore plus de fichiers effacés. Elle pria qu'au cas où il y avait bien un mouchard, il n'ait pas localisé les scans numérisés des carnets d'Henry Sexton.

“Il faut que j'appelle mon rédacteur en chef, officier, dit-elle alors que l'incendie était encore en vue. Je peux utiliser votre téléphone portable ?”

L'adjoint Grady Wells sortit un Nokia de la poche de sa chemise et le lui tendit. “Walker a dit que vous pouviez. J'espère juste que la police d'État ne va pas apprendre que je vous ai laissé faire.

— Ne vous en faites pas, vous êtes du côté des anges, ce soir.”
Wells grogna d'un air sceptique.

Le téléphone de son rédacteur en chef sonna quatre fois avant qu'il réponde. “Jamie Lewis. Qui est à l'appareil ?

— C'est moi, Jamie.

— Bon Dieu, j'ai eu peur que tu sois morte.” L'élocution cassante du Nord parut étrangère à Caitlin comparée à la voix traînante de l'adjoint Wells.

“J'ai failli. Et je suis sûre que certaines personnes vont regretter que je ne le sois pas.

— Tu étais en train de te disputer avec Penn et, la minute suivante, tu n'étais plus là. Maintenant la radio de la police est en train de virer dingue à propos d'une explosion au bord du lac Concordia.

— Je me trouvais dans cette fichue explosion. Ou à côté, en tout cas. N'en dis pas plus, Jamie. Contente-toi de m'écouter et de faire ce que je te dis.

— Vas-y.

— Éteins tous nos ordinateurs, tout de suite. Les serveurs, tout.

— Quoi ?

— Notre système a été infiltré. Quelqu'un s'introduit dans notre intranet et efface nos informations. Brody Royal avait une taupe dans notre équipe. Les sauvegardes des scans d'Henry ont probablement disparu et Dieu sait quoi d'autre. Tu n'as pas remarqué quelque chose d'étrange ?

— J'ai accidentellement effacé un article il y a une heure.”

L'estomac de Caitlin se retourna en lui donnant la nausée. “Non, ce n'est pas toi. Ils ont déjà volé les copies physiques des journaux d'Henry et les dossiers de sauvegarde, dans notre armoire de sécurité. Tu as déjà éteint le système ?

— C'est ce que j'essaie de faire. Nous allons perdre les articles non enregistrés que certains sont en train de rédiger.

— *Putain, éteins-moi ça tout de suite, Jamie !* Il faut qu'on recommence à préparer toute la parution, de toute façon.

— D'accord, d'accord. Quand est-ce que tu reviens ?

— Je ne sais pas. Il faut que je lise l'article principal que j'ai écrit avant – je peux accéder à la copie que j'ai envoyée aux autres journaux de mon père par mail. Ensuite je te rappelle et j'essaie de t'en dicter un nouveau de l'endroit où je serai.

— À savoir ?

— Je ne peux pas te le dire au téléphone. Mais je peux te confier une chose : je n'ai jamais travaillé sur un dossier aussi important de toute ma carrière. Brody Royal vient de résoudre au moins cinq affaires de meurtres en autant de minutes. Il a

abattu un Noir du nom de Sleepy Johnston juste devant nous, c'était un témoin du meurtre d'Albert Norris en 1964. On peut aussi épingle Snake Knox pour avoir assassiné Pooky Wilson et avoir tenté de le dépecer vif. Royal a avoué avoir violé Viola Turner et aussi avoir tué sa propre fille.

— Bordel de Dieu. J'ai appris sa mort aux soins intensifs ce soir.

— C'est vrai. Royal savait que Katy s'était mise à parler de son implication dans le meurtre de sa mère et dans d'autres également. C'est soit Royal, soit son gendre qui l'a tuée. Oh et au fait, Randall Regan est mort lui aussi."

La stupéfaction de Jamie ne le rendit muet qu'un instant. "Comment Royal a-t-il su que sa fille t'avait parlé?"

Parce que Penn lui a fait écouter l'enregistrement de sa voix...

"Je n'en sais rien, mentit Caitlin. Mais il était au courant.

— Tu as toujours l'enregistrement, n'est-ce pas ?

— Non. Royal a brûlé les deux copies, la mienne et celle de Penn.

— Bordel !

— Je sais, je sais. Mais Penn et moi l'avons entendu tous les deux avouer les meurtres. Ça ira comme ça. Le numéro de demain va être comme une bombe qui explose, Jamie. Demain à midi, tous les médias chercheront à suivre cette affaire. Et le FBI va ressembler aux Keystone Kops hystériques. Il faut juste que je me tienne à distance de certaines personnes jusqu'à ce que nous ayons bouclé le numéro.

— Comme qui par exemple ?

— Comme le shérif du comté d'Adams, déjà. Tu t'en sors comment en prise de dictée ?

— Meredith est bien meilleure que moi. Je la tiendrai prête.

— Non. Seulement toi. Quand Penn et moi avons été kidnappés sur le parking à l'arrière du journal, j'aurais pu réussir à revenir dans l'immeuble si quelqu'un de chez nous ne m'avait pas enfermée à l'extérieur. Je ne sais pas qui a fait ça, et ce pourrait tout aussi bien être une femme qu'un homme. Est-ce que quelqu'un a quitté son poste ce soir ?

— Maintenant que tu en parles, Nick est injoignable depuis un peu plus d'une heure.

— Nick Moore, l'opérateur de presse.

— Ouais. On s'est dit qu'il était sorti chercher quelque chose à manger puisque la presse n'allait pas tourner avant plusieurs heures.

— Essaie de le retrouver. Quelqu'un d'autre ?

— Je ne crois pas. Tout le monde bosse comme si c'était le plus gros article de sa vie.

— Et ça l'est. OK, je te rappelle dans deux minutes max, et je te dicte le nouvel article au cas où je me fais arrêter. Au minimum, je serai coincée dans une salle d'interrogatoire de la police pendant un moment. Pour l'instant, l'édition de demain repose sur tes épaules. Tu vas probablement devoir reconstituer de mémoire presque tout ce qui a été écrit.

— On le fera si on doit y rester jusqu'au lever du soleil.

— Tu peux compter là-dessus. Aucun de nous n'est près de dormir.”

Caitlin raccrocha et se mit à pianoter sur les touches minuscules du téléphone portable. Ce n'est qu'alors qu'elle réalisa que ses mains tremblaient. D'habitude, c'était une championne avec les portables, mais pas là. Le traumatisme qu'elle avait subi dans le sous-sol de Brody Royal participait de son état, bien sûr. Mais pour une grande partie, elle le savait, c'était parce qu'elle avait compris que, dans une heure ou deux, l'agent spécial Kaiser apprendrait que Royal n'avait pas seulement confirmé l'existence de l'Arbre aux Morts, mais y avait également situé le meurtre de Pooky Wilson. Étant donné l'important effort déployé par Kaiser pour vider le gouffre de Jéricho afin de trouver les os des victimes des Aigles Bicéphales datant de l'époque des droits civiques, quelles ressources serait-il capable de mobiliser pour localiser les restes de Pooky Wilson ? Deux heures plus tôt, Caitlin était certaine qu'elle était la seule à avoir une réelle chance de découvrir le site presque légendaire de meurtres racistes que la plupart des autorités considéraient comme apocryphe. À présent, il était probable qu'elle doive faire avec la concurrence d'un bataillon d'hommes de la Garde nationale et de spécialistes de l'imagerie satellite. Dès qu'elle pourrait trouver un téléphone sûr, elle essaierait pour tant encore une fois de joindre Toby Ramin, le braconnier

du comté de Lusahatcha qui avait juré à Henry Sexton connaître l'endroit où se situait l'Arbre aux Morts. L'appeler au milieu de la nuit, ce n'était pas idéal, mais elle n'avait plus le choix.

Après plusieurs jurons et erreurs, elle finit par accéder à sa messagerie électronique et ouvrir le fichier joint dont elle avait besoin. Se coupant de la douleur de ses blessures, elle se concentra sur l'écran minuscule, traitant ses propres mots avec une efficacité impitoyable, décidant quels éléments de l'article de fond existant pourraient servir de base pour le nouveau qu'elle dicterait avant qu'ils atteignent les bureaux du shérif. Alors qu'elle fixait l'écran lumineux, elle finit par comprendre combien le monde avait profondément changé en deux heures, depuis le moment où elle avait rédigé cet article. Il faudrait réécrire le texte tout entier.

Une vague d'épuisement la submergea, jusqu'à l'étouffer. Quand elle finit par reprendre son souffle, son estomac se retourna et elle fut de nouveau prise de nausée. Elle ne pensait qu'à Rambin, le braconnier. À peine quelques jours plus tôt, cet inconnu avait contacté Henry Sexton en lui proposant de le conduire à l'Arbre aux Morts contre rémunération. Mais Toby Rambin savait-il vraiment ce qu'il prétendait savoir ? Henry avait déjà été fourvoyé par des guides intéressés. Et comme il avait été agressé le soir suivant l'appel de Rambin, il lui avait été impossible d'honorer le rendez-vous prévu. Dans sa chambre d'hôpital – quelques minutes avant qu'un tireur d'élite ne le vise à la tête –, Henry, l'esprit embrumé par les médicaments, avait donné à Caitlin le numéro de téléphone du braconnier. Avec un pincement coupable, elle se rappela avoir modifié le contact dans le téléphone portable d'Henry afin que personne d'autre ne puisse trouver le bon numéro au cas où on consulterait son appareil. C'était peut-être impitoyable mais Caitlin était contente de l'avoir fait. Elle espérait juste qu'elle pourrait contacter Rambin avant que le braconnier n'apprenne le décès d'Henry et ne quitte l'État.

Calme-toi, se dit-elle. Les yeux clos, elle s'efforça d'effacer ses pensées, mais l'image d'Henry Sexton en train de s'immoler avec Brody Royal ne fit que se préciser dans son esprit.

Elle ouvrit les yeux et pianota sur le clavier du portable de l'adjoint Wells.

— Caitlin ? répondit Jamie. C'est toi ?

— Tu as eu des nouvelles de l'opérateur de presse ?

— Rien. Nick a disparu de la surface de la terre.

— Avec plus d'argent qu'il n'en avait la semaine dernière, marmonna-t-elle.

— Tu crois vraiment que Nick aurait aidé quelqu'un à s'en prendre à toi ?

— Je doute qu'il ait pensé qu'ils voulaient me tuer. Mais... dit Caitlin avant de se taire alors qu'un autre souvenir du sous-sol lui revenait. Jamie... avant de mourir, Brody Royal s'est vanté du peu que ça lui avait coûté d'acheter quelqu'un de chez nous.

— D'accord. Et ?

— Je suis quasiment sûre qu'il a dit avoir acheté un journaliste. Un *scribouilleur*, ce sont ses mots. Je m'en souviens maintenant. Alors même si c'est Nick qui m'a enfermée dehors, il se peut que ce ne soit pas la seule personne que Royal ait achetée. Je veux dire, est-ce que Nick aurait pu savoir où nous gardions les journaux d'Henry ? Saurait-il se servir des ordinateurs, se balader dans notre intranet ? Connaîtrait-il les noms d'utilisateurs ou les mots de passe des journalistes ?

— Non. Mais si ce n'est pas Nick qui a effacé les fichiers, alors ça peut être n'importe qui d'autre. Comment veux-tu qu'on avance avec ça ?

— Réfléchis bien en qui tu as confiance. Maintenant que Royal est mort, la taupe va penser qu'elle ne sera jamais payée. Alors à partir de là, il se pourrait que cette personne se contente de se remettre au boulot.

— Je suppose. Ça me file quand même les jetons. Et ça m'énerve.”

Une pensée inquiétante frappa Caitlin. “Il y a une autre possibilité. Quand Royal a mentionné la taupe, il a dit qu'il s'était inspiré de la méthode de Forrest. Il parlait de Forrest Knox, le chef du Bureau des enquêtes criminelles de la police d'État de Louisiane. Ce qui veut dire que Knox payait également un journaliste quelque part. Probablement à Baton Rouge, où il vit, je suppose. Ou peut-être à La Nouvelle-Orléans.

Mais si Forrest est au courant au sujet de la taupe de Royal à l'*Examiner*, qui peut dire s'il n'est pas en mesure d'étendre son dispositif ?

— Et si la taupe de Forrest Knox se trouvait au journal d'Henry Sexton ? demanda Jamie. Ou dans une demi-douzaine de journaux ? Pourquoi limiter quelque chose qui fonctionne si tu as l'argent pour financer ?

— Tu as raison. Bon sang, ça expliquerait beaucoup de choses. On va devoir partager nos plans dans un cercle très restreint. Les articles de demain vont devoir être rédigés uniquement sur deux ordinateurs, le tien et le mien. Pas de fichiers partagés, pas de connexion Internet.

— D'accord."

Caitlin regarda les lumières défilier à l'extérieur de la voiture de patrouille. Elle finit par reconnaître un bâtiment. "Je suis à cinq minutes du bureau du shérif. Il faut que je commence à dicter.

— Je suis prêt.

— Jamie, c'est vraiment le plus...

— Tu ne vas pas sérieusement perdre du temps à me dire à quel point c'est énorme, non ? Vas-y."

Elle prit une profonde inspiration puis ferma les yeux et se mit à improviser son nouvel article. "La nuit dernière, Henry Sexton du *Concordia Beacon* a sacrifié sa vie pour une collègue journaliste. Cette journaliste, c'était moi..."

Tandis que Caitlin parlait, une voix basse au cœur de son esprit posa une question profondément troublante : *Jamie pourrait-il être la taupe ?* Une autre voix répondit aussitôt : *Impossible*. Elle connaissait son rédacteur en chef depuis six ans. C'était un ardent progressiste, un militant de la justice qui détestait l'avidité et la répression sous toutes ses formes. Mais peut-être encore plus convaincant, Jamie – comme Caitlin elle-même – était riche. Il était né dans une famille qui avait de l'argent, et il connaissait donc le luxe d'être immunisé contre les flatteries pouvant tenter des personnes moins aisées.

"Caitlin ? demanda Jamie. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ouais, tu ne m'entends pas ?

— Ça fait trente secondes que tu as arrêté de parler.

— Je suis désolée. Mon Dieu, la soirée a été dingue. J'en étais où ?

— La dernière chose que tu as dite, c'est, "Ce journaliste solitaire, qui travaillait pour un tout petit journal dans le delta mourant de la Louisiane, a accompli plus qu'une armée d'agents du FBI en trente ans", et puis tu t'es arrêtée.

— D'accord... d'accord. Tu es prêt ?

— Vas-y", dit Jamie.

Bannissant la taupe de son esprit, Caitlin reprit le fil de son article.

Le lieutenant-colonel Forrest Knox se trouvait à environ cent dix kilomètres au nord de La Nouvelle-Orléans et approchait de Baton Rouge quand il envisagea de rallumer son portable. Il avait passé les trois dernières heures à La Nouvelle-Orléans, mais il voulait que personne ne sache qu'il avait été là-bas. C'était pour cette raison qu'il roulait dans une voiture banalisée, et respectait la limitation de vitesse. Il valait mieux accomplir les missions de chantage sans se faire repérer, particulièrement quand la cible avait le genre de relations que le chef de Forrest avait. Le colonel Griffith Mackiever avait dirigé la police d'État de Louisiane pendant sept ans et le faire tomber n'était pas une mince affaire. Forrest aurait préféré avoir quelques mois supplémentaires pour se préparer, mais les mécènes de La Nouvelle-Orléans, qui étaient prêts à se faire des millions dans la reconstruction post-Katrina, ne souhaitaient pas attendre. Ils voulaient une présence à plein temps de la police d'État à La Nouvelle-Orléans pour apaiser les investisseurs tendus – en remplissant le vide laissé par les dysfonctionnements de la NOPD. Les plus impitoyables d'entre eux souhaitaient que certains obstacles humains soient neutralisés par tous les moyens nécessaires. Forrest connaissait bien cette impatience qui accompagnait l'ambition, mais il ne se laisserait pas détruire à deux pas du succès par une imprudence.

À presque cinquante-quatre ans, il n'avait jamais été aussi près d'atteindre ses objectifs. Faisant usage de son instinct infailible et de son sang-froid d'acier, il avait gravi les échelons de la force de police la plus puissante de son État natal.

Aujourd'hui, il était à un cheveu de la commander. Une fois qu'il aurait consolidé son contrôle sur la police d'État de Louisiane, il serait aussi protégé qu'un criminel puisse l'être en Amérique. Au contraire de Griffith Mackiever, qui avait combattu en vain, le temps de ses fonctions, les forces de la nature humaine, Forrest avait su tirer profit de sa vision pragmatique du monde d'une manière unique. En combinant le trafic de méth, à l'échelle de l'État, de son cousin Billy avec les effectifs survivants de l'époque des Aigles Bicéphales de son père, puis en faisant appel à une armée de politiciens âpres au gain et à des officiers de police affamés pour assurer la protection, Forrest avait bâti un réseau criminel d'une portée et d'une puissance sans égales dans le Sud.

Sa philosophie s'appuyait sur des principes compris par tous les flics du monde : peu importe ce que la loi mettait en œuvre pour les décourager, les gens continueraient à se droguer, à jouer et à baiser des putes (hommes comme femmes). N'importe quel gouvernement sensé aurait légalisé ces trois pratiques des décennies plus tôt et récupéré les criminels. Mais bien heureusement, les vestiges de la morale religieuse américaine avaient empêché que cela se produise, ce qui laissait le champ libre à un visionnaire. Cela faisait bien longtemps que Forrest avait compris qu'il était cet homme.

Le seul problème, c'était que l'ouragan Katrina lui avait montré combien sa vision avait été insignifiante. La ville ravagée découverte après le retrait des crues était un vide qui attirait les véritables prédateurs de l'Amérique du XXI^e siècle – les promoteurs immobiliers et les banquiers. Des multimillionnaires comme Brody Royal attendaient depuis des décennies une catastrophe comme Katrina. Car la tempête et l'inondation avaient accompli ce qu'aucune activité humaine n'aurait pu : telle une purge biblique, elles avaient expulsé les Noirs pauvres de la ville. Royal et ses amis avaient l'intention d'empêcher le retour de ces Noirs. À la place des cités délabrées et des maisons en location de plain-pied qui avaient gâché le paysage de la ville, ils imaginaient des logements haut de gamme et des immeubles de bureaux à une proximité alléchante du centre-ville et du Quartier français. Les hommes

qui projetaient cette reconstruction de la Crescent City prévoyaient des profits par dizaines de millions, rien à voir avec les chiffres ridicules auxquels Forrest était habitué. Et grâce à Brody Royal, ils avaient choisi Forrest comme un des lieutenants pouvant aider à donner forme à leur vision.

Naviguer dans ce monde était surréaliste pour lui. Ce matin-là, il avait participé à un brunch avec des hommes politiques, des cadres de compagnies d'assurances et des gestionnaires de fonds spéculatifs, et il avait compris, sans rien demander, qu'aucun d'eux n'avait mis le pied au Viêtnam, si ce n'est comme touriste équipé d'un sac à dos de créateur et d'une Black Card. Pourtant ils étaient, comme lui, des prédateurs. Au lieu de méthamphétamine et de putes, ils donnaient dans le trafic d'influence politique, les contrats de construction truqués, les affaires immobilières secrètes et le délit d'initié. Et aujourd'hui – grâce à un accident météorologique –, ils avaient besoin de lui. C'étaient ces hommes qui avaient discrètement informé le gouverneur qu'ils apprécieraient un changement de direction au quartier général de la police d'État. Mais un soutien tacite du Capitole ne suffisait pas. D'abord, Forrest devait dégager le colonel Mackiever de son siège au sommet de la pyramide.

Ce n'était pas comme si le vieux ne l'avait pas cherché. Cela faisait des mois que Mackiever essayait de coincer Forrest et, si le chef de la police faisait cause commune avec le FBI, il se pourrait qu'ils rassemblent suffisamment de preuves pour lier Forrest au trafic de meth des Aigles Bicéphales et qu'ils le fassent tomber. Tout ce qui s'était passé dans la paroisse de Concordia au cours des trois derniers jours leur rendrait la tâche sacrément plus facile. L'agent John Kaiser avait déjà pris des mesures extraordinaires afin de repêcher, dans une doline près du fleuve Mississippi, des os datant des années 1960 et il s'était servi du Patriot Act pour prendre possession du corps de Glenn Morehouse, l'Aigle Bicéphale que Sonny et Snake avaient assassiné pour le faire taire (un jour trop tard, apparemment). S'il voulait combattre efficacement ces tactiques, Forrest avait besoin d'avoir le plein contrôle de la police d'État. Il pourrait alors reprendre en charge l'enquête sur la tentative d'assassinat contre Henry Sexton – assassinat dont il avait

lui-même donné l'ordre – et bloquer les efforts du FBI pour résoudre les vieux meurtres des Aigles Bicéphales.

Puisque Griffith Mackiever était quasiment incorruptible, Forrest avait choisi une stratégie destinée à frapper l'homme en son seul point vulnérable. C'était un sale boulot, et Forrest n'oublierait jamais le visage du vieil homme quand il avait pris la mesure du filet étrangleur de fausses preuves que Forrest avait tissé avec minutie, tandis que Mackiever avait œuvré si maladroitement à le coincer. Il avait fallu un effort suprême au vieil homme pour ravalier ses larmes. Mackiever, un ancien Texas Ranger, avait travaillé dans les forces de la police suffisamment longtemps pour savoir qu'il existait certains types d'accusation dont un homme ne se relevait jamais, peu importe les faits qui pouvaient apparaître dans le sillage de la diffamation initiale. Forrest lui avait accordé quarante-huit heures pour donner sa démission et il était certain que le lendemain, à midi, le vieil homme aurait cédé. Dans le cas contraire, Forrest n'aurait aucun scrupule à presser la détente et détruire sa carrière – et sa vie privée, dans le même temps.

Maintenant qu'il avait attaqué Mackiever, le souci immédiat de Forrest était d'achever Henry Sexton. Forrest n'aurait jamais pu imaginer que Snake Knox – un tireur d'élite expérimenté dans sa jeunesse – manquerait le journaliste et tuerait sa petite amie par erreur. La vérité était simple, Snake et les autres Aigles Bicéphales se faisaient trop vieux pour le boulot. C'était pour cette raison que Morehouse avait craqué : il mourait de cancer et se chiait dessus de trouille. Il avait voulu soulager sa conscience avant d'affronter son créateur. Après que Snake eut manqué son tir au Mercy Hospital de Ferriday, le FBI avait transféré Sexton dans une pièce aveugle de l'hôpital sous la garde du Bureau. L'approcher ne serait pas simple. Mais il fallait le faire. Sexton avait passé au moins une heure à discuter avec Morehouse en personne, puis plus tard au téléphone, et Morehouse en avait su plus qu'assez pour envoyer non seulement ses camarades des Aigles Bicéphales, mais Forrest lui-même, à la prison d'Angola pour le restant de leurs jours, et même probablement dans le couloir de la mort.

Forrest avait également besoin de savoir quelle quantité d'informations Sexton avait confiée à Caitlin Masters, la directrice du *Natchez Examiner*. Ces deux-là étaient en concurrence et ne collaboraient habituellement pas. Mais Forrest craignait qu'avec Henry blessé et hors service, il puisse avoir transmis ce qu'il savait à cette femme afin de frapper les Aigles aussi fort et vite que possible. Et aucune taupe, même idéalement placée, n'était en mesure de dire à Forrest ce qu'il y avait dans la tête de cette fille.

Quand la tour pointue du capitole de l'État apparut au loin, Forrest alluma le téléphone portable crypté qu'il utilisait pour communiquer avec Alphonse Ozan. La veille, il avait donné l'ordre à l'organisation de trafic de drogue de Billy de passer en mode Al-Qaida, ce qui voulait dire, aucun contact électronique, uniquement des rencontres *de visu*. Mais ce n'était pas pratique pour celui qui se tenait en haut de la pyramide. Forrest était assez confiant, le FBI n'avait certainement aucune idée de l'existence de son téléphone satellite, mais il lui arrivait de faire des cauchemars concernant la NSA et ses algorithmes de collecte de renseignements. Il décida d'attendre d'arriver au quartier général pour parler à Ozan.

À la seconde où son téléphone détecta un satellite, il se mit à sonner. Quand l'écran afficha le numéro d'Alphonse Ozan, les poils des bras de Forrest se dressèrent. Ozan ne devait pas l'appeler. Il n'avait aucune idée de la nature du problème, mais il y avait des chances que cela ait à voir avec la paroisse de Concordia. Forrest eut l'intuition qu'il était en retard sur les événements, et ce n'était jamais une position confortable.

“Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il en levant le téléphone à son oreille.

— Colonel, je n'ai pas cessé d'essayer de te joindre, dit Ozan, l'air secoué. Ça va ?

— Bien sûr. Je respecte les fichues règles. Tu devrais essayer.

— Ça ne pouvait pas attendre. On a des ennuis.

— Ça concerne le Dr Cage ?

— Non. Brody est mort.”

Forrest agrippa plus fort le téléphone. “Brody Royal ?

— Oui, chef.

— Comment ? De mort naturelle ?

— Personne ne sait exactement ce qui s’est passé, mais sa maison au bord du lac a flambé. Il se pourrait qu’elle ait explosé. Ce n’est pas la seule victime, non plus. C’est le bazar, là-bas. Son gendre est mort, lui aussi.”

Randall Regan ? Mort ? Forrest se sentit se préparer à d’autres chocs. “Qui d’autre ?

— Trois hommes de la sécurité de Royal, plus Henry Sexton et un vieux Noir du nom de Johnston.”

Et les coups ne cessent de pleuvoir. Forrest essaya d’imaginer quelle suite d’événements avait pu conduire à un tel cauchemar. “Ça ne tient pas debout, Alphonse. Putain, mais qu’est-ce qu’il s’est passé ?

— Tu n’as pas entendu le pire. Je ne sais pas comment mais le maire Penn Cage et sa fiancée, la fille Masters, ont fini dans le sous-sol de Royal et...

— Ne me dis pas qu’ils sont morts.

— Non, non, répondit aussitôt Ozan. Mais ils se trouvaient là-bas. On dirait que Royal les avait enlevés ou en avait donné l’ordre.

— Nom de Dieu ! lâcha Forrest entre ses dents.

— Je sais. Je pense que peut-être Henry Sexton et le nègre étaient là-bas pour essayer de libérer Cage et la fille. Ce qui s’est passé ensuite, je n’en sais rien. Il n’y a que Cage et la fille qui s’en sont sortis, il n’y a qu’eux qui savent ce qui s’est passé.

— Qui était ce nègre ?

— Il s’appelait Marshall Johnston Junior, mais je ne sais foutre rien de ce qu’il fichait là-bas. Les pompiers ont dit qu’il y avait eu une sorte d’explosion et tout empeste le goudron dans le coin.”

Forrest pensa aussitôt au lance-flammes de Brody Royal, l’arme que le père de Forrest avait utilisée contre Albert Norris et sa boutique en 1964. L’antiquité mortelle balançait un mélange d’essence et de goudron, propulsé par du nitrogène inerte. *J’aurais dû m’occuper de Brody hier soir*, pensa-t-il. *Et même avant ça.* “Où se trouvent Cage et la fille en ce moment ? demanda-t-il.

— Dans les bureaux du shérif de la paroisse de Concordia.”

Forrest en avait marre de gérer des vieillards. Ils étaient imprudents et aussi susceptibles que des ados. À cause de l’ego blessé et de la paranoïa de Brody Royal, il devait à présent affronter un bouleversement sismique dans des conditions de champ de bataille.

“Alphonse ?

— Ouais, chef ?

— Fonce au département du shérif et prends l’enquête en charge.

— Laquelle ? Celle de l’explosion de la maison de Brody ?

— Non. De tout ce qui s’est passé ces trois derniers jours. On ne peut pas se permettre plus longtemps que Walker Dennis mette le nez dans nos affaires.

— Tu crois que Dennis va le permettre ?

— Tu ne vas pas lui laisser le choix.

— D’accord. Et le FBI ?

— Si Kaiser bat en retraite comme il l’a fait à l’hôpital, alors on saura qu’on a réussi.

— Et dans le cas contraire ?

— On découragera ce salopard avant qu’il comprenne d’où vient le coup.

— Oui, chef.

— Et ne me rappelle pas.

— Je ne le ferai pas.”

Forrest éteignit son téléphone et le laissa tomber sur la banquette à côté de lui. Malgré tous ses efforts pour contrôler la situation, les cadavres s’empilaient à toute allure. Maintenant qu’Henry Sexton était mort et que la fille Masters était impliquée, une chose était certaine : une tempête médiatique s’annonçait. Tout espoir de résoudre discrètement ses problèmes disparaîtrait dès la sortie de l’édition du lendemain du *Natchez Examiner*. Forrest sortit le gyrophare rouge de sa boîte à gants et le fixa sur le tableau de bord, puis il l’alluma et appuya sur l’accélérateur. Il fallait qu’il arrive rapidement au quartier général. Tout était une question de vitesse dorénavant.

Je suis assis sur un banc, à l'extérieur d'une salle d'interrogatoire, dans les bureaux du shérif de la paroisse de Concordia. Devant moi, l'agent Kaiser me considère avec un mélange de rage et de déception. L'agent svelte et habituellement bien habillé ressemble à quelqu'un qu'on aurait réveillé d'un somme dans une voiture en le secouant : les cheveux hirsutes, les vêtements de traviole, les yeux injectés de sang et cernés. Il porte enfin les traces du manque de sommeil.

Il n'y a rien d'autre dans le couloir qu'un canapé usé en vinyle, une chaise métallique et une table pliante sur laquelle sont posés un sapin de Noël en plastique et une cafetière en fin de vie. Le café dans le récipient tient de la boue de rivière mélangée à du goudron, mais cela n'a pas empêché Caitlin de s'en servir une tasse pleine avant d'entrer dans la salle d'interrogatoire. De toute évidence, elle se prépare à un marathon de travail une fois qu'elle aura quitté cet endroit.

Il y a dix minutes, j'ai fini de faire ma déposition au shérif Dennis devant la caméra vidéo, pendant que le beau-frère du shérif montait la garde auprès de Caitlin dans un bureau voisin. Comme convenu avec elle, j'ai en grande partie dit la vérité, tout en omettant quelques faits dangereux, dont l'affirmation de Brody Royal que mon père a assassiné Viola Turner trois jours plus tôt. Quand le shérif Dennis a appelé Caitlin dans le bureau, elle était déjà presque dingue tant elle avait hâte de retourner à l'*Examiner*, de l'autre côté du fleuve. Elle avait échangé avec son rédacteur en chef sur une ligne fixe, et elle avait réussi à rassembler toute son équipe qui attendait

désormais son arrivée. Le shérif Dennis promet d'en finir avec elle aussi vite que possible, mais ses intentions ne pesaient pas lourd, à moins qu'on puisse quitter ce bâtiment avant que la police d'État ou le FBI ne débarquent pour nous retenir plus longtemps. Et c'est précisément ce qui est arrivé. Cinq minutes après que Caitlin a disparu dans le bureau de Walker, l'agent Kaiser a remonté le couloir depuis l'entrée en appelant mon nom.

Aux questions de l'agent du FBI, j'ai répondu par un résumé raisonnablement détaillé des événements de la soirée. Environ soixante-dix pour cent de ce que j'ai dit à Kaiser est vrai. Vingt pour cent sont des mensonges. Restent dix pour cent que j'ai tout bonnement omis. Dans les silences entre mes réponses et ses questions, j'ai lutté pour couvrir les échos intérieurs des coups de feu, des cris de Caitlin et du sifflement et rugissement terrifiant du lance-flammes de Brody Royal.

“Je suis content que vous soyez en vie, me dit Kaiser, faisant apparemment de son mieux pour contrôler sa colère. Mais on sait tous les deux que si Henry Sexton et Sleepy Johnston n'étaient pas entrés par effraction dans la maison de Brody Royal et n'avaient pas sacrifié leur vie, Caitlin et vous seriez morts à l'heure qu'il est.”

Je ne lève pas les yeux du carrelage. “Je ne pense qu'à ça depuis que c'est arrivé.

— Je vous ai conseillé de rester en dehors de tout ça, Penn. Mais vous avez persisté, et maintenant six personnes sont mortes – peut-être plus.”

La culpabilité que je ressens depuis l'incendie est tellement déchirante que les paroles de Kaiser n'aggravent pas la douleur. Je lève les yeux vers lui sans une once d'excuse. “Comme nous en sommes à nous dire ce qu'on pense, John, je vous avoue que, depuis le début, vous n'avez fait que m'adresser des messages contradictoires. Ce matin au gouffre de Jéricho, je vous ai averti que j'allais fourrer un bâton dans un trou de serpents à sonnette, comme vous. Est-ce que vous m'avez conseillé de ne pas le faire ? Non. Vous saviez également que je m'étais accroché avec Regan dans les toilettes de ce restaurant. Vous m'avez dit de faire attention, mais c'est tout. Je

pense que vous espériez que je fasse suffisamment bouger les choses pour que Royal et Regan s'accusent tout seuls, mais pas assez pour provoquer un désastre – ce qui, il est vrai, est ce que nous avons maintenant.”

Kaiser me retourne mon regard sans manifester la moindre émotion. “D'accord, je suis en partie responsable de cette situation. Mais quoi qu'il en soit, c'est fini maintenant. Vous êtes le maire de Natchez, pas le procureur du comté d'Adams. Vous n'avez aucune juridiction.

— Apparemment. Si j'étais le procureur du comté d'Adams, les Aigles Bicéphales seraient déjà dans une cellule à Natchez et imploreraient de négocier leur peine.

— Dieu merci, ce n'est pas le cas. Parce que ce serait exactement ce qu'il ne faut pas faire.

— Comment en arrivez-vous à cette conclusion ?”

Kaiser s'approche d'une chaise pliante métallique en face de moi et s'assied à côté de la table, les mains pendant de ces genoux. “Penn, nous nous sommes caché trop de choses pendant ces deux derniers jours, mais je vais être franc avec vous maintenant. J'en savais plus sur Brody Royal que je ne l'ai laissé entendre. Sur Forrest Knox également. J'étais au courant de certaines choses avant de venir et le reste, je l'ai appris d'Henry Sexton.

— Je ne peux pas croire qu'Henry vous en ait dit beaucoup.

— Henry nourrissait une certaine amertume envers le Bureau, je vous l'accorde. À cause de nos échecs de l'époque des droits civiques et de la façon dont bon nombre d'agents l'ont traité au fil des années. Mais après l'assassinat de Glenn Morehouse, Henry a décidé qu'il était plus sûr qu'il me transmette certaines informations. C'est Henry qui m'a parlé du lien entre Royal et les Aigles Bicéphales qui remontait à 1964. Il m'a aussi fait part de ses soupçons concernant Forrest Knox qui protégerait le trafic de drogue des Aigles, et de la possibilité qu'il y soit même associé. J'avais entendu pas mal de rumeurs avant, mais Henry détenait plus de renseignements que le Bureau.”

Je ne dis rien, j'essaie toujours d'intégrer le fait qu'Henry se soit autant confié à Kaiser.

“Il ne m’a cependant pas parlé de ses fichiers de sauvegarde, poursuit l’agent du FBI. Il avait changé d’avis mais pas à ce point. Il craignait sans doute que ses journaux ne disparaissent pour toujours s’il les donnait au Bureau. Il voulait qu’un journaliste les ait, c’est pour ça que Caitlin a tout récupéré. Une mauvaise décision, étant donné ce qui leur est arrivé.”

Plus tôt dans la soirée, Caitlin m’a annoncé qu’elle avait l’intention de laisser Kaiser consulter les fichiers d’Henry dès le lendemain, mais vu ce qui s’est passé à la maison de Brody, je ne veux pas parler en son nom.

“Je suis allé rendre une dernière visite à Henry cet après-midi, poursuit Kaiser, quelques heures avant que le tireur d’élite essaie de l’achever. Il était vraiment déprimé mais il m’a confié ce que Glenn Morehouse avait déclaré au sujet du meurtre de Jimmy Revels.”

J’adresse un regard intrigué à Kaiser, mais il s’en fiche.

“Le plan d’assassinat de RFK ? demande-t-il. Carlos Marcello, tout ça ? Ne jouez pas au plus stupide, bon sang. Pas après ce qui s’est passé ce soir.” Avant que je puisse répondre, il reprend : “Il faut qu’on parle de ce que vous m’avez dit au sujet de votre père quand je vous ai appelé la première fois de La Nouvelle-Orléans.”

Il fait référence au fait que j’ai évoqué que Brody Royal et mon père pourraient être en possession d’informations concernant les assassinats majeurs des années 1960. Je ne lui ai dit ça que pour l’attirer à Natchez, et maintenant je le regrette. Il faut que je dorme, je dois être prêt pour la descente chez les dealers au point du jour. Mais il y a une chose qu’il faut que Kaiser sache, même si ça paraît complètement dingue. “Vous avez des agents sur les lieux de l’incendie ? je demande.

— Trois. Pourquoi ?

— Est-ce qu’ils peuvent empêcher la police d’État d’emporter des preuves ?

— Absolument. La résidence du lac et la propriété de Brody Royal sont désormais une scène de crime fédérale.”

À ma grande surprise, je suis traversé par une vague de soulagement.

“Dès que les ruines auront refroidi, vos gars doivent quadriller les lieux et tamiser les cendres.

— Qu’est-ce qu’on cherche ?”

Quelque chose me pousse à retarder la révélation de l’information la plus explosive. Afin de gagner du temps, je lui présente un appât pour éviter de l’avoir dans les pattes le lendemain.

“Ça dépend de l’intensité du feu, mais il se pourrait que vous trouviez les restes d’un coupe-papier unique en son genre. Royal s’est vanté qu’il ait été sculpté pour lui par Frank Knox dans un des os du bras de Pooky Wilson. La lame était en os et le manche recouvert de la peau tannée du pénis de Wilson. C’est ce que Royal a affirmé. Il nous a avoué ce meurtre, John. Il en a donné l’ordre, Snake et Frank Knox s’en sont chargés, et tout ça s’est déroulé à l’Arbre aux Morts.

— L’Arbre aux Morts ? répète doucement Kaiser. La plupart de nos agents ne croient pas que cet endroit existe.

— Il existe. Royal était présent quand Wilson a été tué. Et il est probable que ses os se trouvent encore là-bas.”

Kaiser ne peut dissimuler l’intérêt dans ses yeux. “A-t-il dit quelque chose au sujet du meurtre de Jimmy Revels ?

— Non. Mais il a admis avoir pris part au viol collectif de Viola Turner.

— Qu’est-ce qui a rendu Royal aussi bavard ?

— Qu’Henry et Sleepy débarquent. Il fallait que Brody leur signifie à quel point leurs vies étaient vaines.

— Quel homme, dit Kaiser en secouant lentement la tête.

— Vous pourriez extraire l’ADN de quelque chose comme ce coupe-papier ?

— C’est possible. Mais vous êtes en train de détourner mon attention, Penn. Qu’est-ce qu’un trophée du meurtre de Pooky Wilson a à voir avec les assassinats des années 1960 ?

— Rien, réponds-je, les coudes appuyés sur les genoux, en me frottant les tempes. Ça va paraître dingue, mais... juste avant que ça ne se transforme en enfer dans le sous-sol de Brody, il nous a montré deux fusils dans une de ses vitrines d’exposition. Il y avait des plaques en cuivre sous les armes.

— Et ?”

Je lève les yeux pour lui montrer que je ne suis pas personnellement investi dans ce que je m'apprête à lui dire. "À la différence de toutes les autres plaques, qui mentionnaient la marque de l'arme, etc., celles-ci ne comportaient qu'une date, plus un petit drapeau américain.

— Et alors ? demande Kaiser en haussant les épaules.

— Les dates étaient le 22 novembre 1963 et le 4 avril 1968."

Je m'attends à ce que le visage de l'agent exprime l'incrédulité, mais c'est l'excitation du chasseur que je décèle dans son regard. "Vous croyez qu'elles étaient authentiques ?

— Brody, en tout cas, croyait qu'elles l'étaient. Si, moi, je le crois ? Non. Je pense que Snake Knox les lui a vendues sans qu'il les voie. Par deux fois. Et c'est ce que je lui ai dit.

— C'est vraiment votre intuition ?" insiste Kaiser après avoir réfléchi.

Repensant à une histoire que mon père m'a racontée récemment, je reviens sur mon avis. "Je ne pourrais pas l'assurer à cent pour cent. Pas concernant le fusil de JFK.

— Dites-moi pourquoi."

Quand je me rends compte que Kaiser est plus intéressé par cette histoire que par la situation désespérée où se trouve mon père, j'ai envie de le gifler.

"Alors même que mon père est traqué comme un animal par des flics corrompus ?"

L'agent du FBI me dévisage pendant quelques secondes, puis il s'exprime d'une voix d'un calme exaspérant. "Je sais que vous vous efforcez de sauver votre père. Je sais ce que vous avez fait ce soir, également. Vous avez obtenu de quoi faire pression sur Brody et vous avez tenté de l'obliger à aider votre père. Après m'avoir quitté, vous êtes allé à l'hôpital Sainte-Catherine. Vous lui avez proposé d'enterrer ce que vous saviez et de ne pas mentionner le nom de Brody aux flics ni de le faire apparaître dans les journaux. Je me trompe ?"

Kaiser n'en est pas arrivé à occuper ses fonctions en étant long à la détente.

"J'aurais pu essayer en effet si Henry Sexton m'avait suivi..."

— Oh, arrêtez vos conneries. C'était Caitlin qui tenait l'épée de Damoclès au-dessus de la tête de Brody, pas Henry. Elle est

bien parvenue à enregistrer une discussion avec Katy Royal plus tôt dans la soirée, non ?”

Je ne réponds pas, mais il m’est impossible de comprendre comment Kaiser a eu vent de cette cassette.

“Est-ce que l’enregistrement existe toujours ? insiste-t-il. Ou est-ce que Brody vous l’a pris ce soir ?”

Il lui suffit de lire mon expression pour comprendre. Le visage de Kaiser trahit une véritable empathie. “Écoutez, d’homme à homme, je ne vous en veux pas. La vie de votre père était en jeu et vous teniez Royal par les couilles. Mais regardez ce qui est arrivé à cause de ce que vous avez fait.”

Je fixe le sol en espérant que Caitlin sorte de la salle d’interrogatoire.

“Si ça peut vous consoler, je pense que votre père et Walt Garrity se sont planqués quelque part. On ne les trouvera jamais et, avec de la chance, les Knox non plus. Ces vieux grincheux sont en sécurité. C’est pourquoi votre plan pour la suite est stupide.

— Quel plan ? dis-je en me demandant s’il a appris d’une manière ou d’une autre que Dennis et moi avions l’intention de faire une descente sur l’opération de trafic de méth des Knox.

— Le marché avec Royal n’a pas pris, alors maintenant vous songez à approcher Forrest Knox. C’est ça ?”

Cette hypothèse me sidère carrément. “Bon Dieu, non !

— Ne me dites pas que vous n’avez pas déjà essayé de le contacter”, réplique Kaiser après avoir roulé des yeux.

Pour une fois, l’agent du FBI se plante et je laisse la colère emplir mon regard. “Je ne suis pas aussi stupide, John.

— D’habitude, non. Mais vous ne raisonnez pas correctement. Alors laissez-moi vous éclairer. Si Brody Royal était comme un vieux clébard grognon couché sous un porche, Forrest Knox est un loup pure race qui va vous sentir approcher à huit kilomètres. N’allez pas l’emmerder.”

Je me lève du banc pour aller et venir dans le couloir.

“Pourquoi vous vous intéressez tellement à ces vieux assassinats ? J’aurais cru que vous organiseriez des recherches dans le marais de Lusahatcha pour localiser l’Arbre aux Morts. C’est

obligé, vous y trouverez les restes de Pooky Wilson, et peut-être même ceux de Jimmy Revels. C'est ça qu'il faut faire pour coincer les Knox, si vous ne vous en prenez pas à eux et à leur trafic de meth. Vous pourriez arrêter Snake sur la seule déclaration de Brody."

Kaiser secoue déjà la tête. "Brody Royal vous a dit que Snake Knox avait tué Pooky Wilson. Mais on a un rapport d'interrogatoire dans nos dossiers, datant des années 1970, dans lequel un Aigle Bicéphale du nom de Jason Abbott jure que Forrest Knox a tué Pooky. Également à l'Arbre aux Morts, au fait.

— Ça ne peut être que des conneries. Forrest avait, quoi, douze ans l'année où Pooky est mort ? Royal a dit la vérité ce soir. Il n'avait aucune raison de mentir.

— Vous avez probablement raison. Mais ça ne fait pas disparaître ce rapport pour autant. Vous savez comment Henry Sexton a découvert pour la première fois que Pooky Wilson avait probablement été crucifié ?

— Dans ce rapport d'interrogatoire, qu'il a obtenu grâce à la loi de la liberté de la presse.

— Exactement. Jason Abbott était un cousin plus âgé de Forrest Knox, c'était également un Aigle Bicéphale. En 1972, il a appris que Forrest baisait sa femme, avant qu'il parte au Viêtnam et après son retour. Abbott a supporté d'être cocu aussi longtemps qu'il a pu. Puis une nuit qu'il était complètement bourré, il s'est rendu à la chambre d'hôtel d'un agent du FBI qui l'avait interrogé autrefois. Il a déclaré à cet agent que les Aigles Bicéphales avaient eu l'intention de dépecer ce pauvre gamin vivant, mais qu'ils n'avaient pas eu le couteau qu'il fallait, alors, après avoir pas mal galéré, ils ont abandonné et l'ont cloué à l'Arbre aux Morts. Il a dit que c'était Forrest qui avait enfoncé les clous.

— C'est comme ça que Brody l'a décrit, mis à part que Frank et Snake tenaient les premiers rôles."

Kaiser, les doigts entrelacés autour d'un genou, se met à parler comme un gentil prof de fac. "D'après moi, Forrest était présent mais il n'a fait qu'assister à l'assassinat de Pooky. Abbott ne voulait pas reconnaître qu'il se trouvait également à l'Arbre aux Morts. Il a affirmé qu'il avait entendu cette histoire

d'un autre Aigle Bicéphale qui, lui, avait été présent. Il a aussi essayé de faire porter la responsabilité d'un paquet d'autres crimes à Forrest, tous impossibles à vérifier, mais il a également fait un tas de précieuses révélations sur la famille Knox. La version qu'Henry a récupérée était fortement caviardée.

— Est-ce que le Bureau a entrepris quoi que ce soit concernant les histoires d'Abbott ?

— C'était problématique, répond Kaiser, soudain mal à l'aise. Quand il a dessoulé, Abbott a essayé de se rétracter. Et comme Forrest baisait sa femme, le gars avait une raison évidente de porter de fausses accusations. Malgré tout, deux agents ont organisé une rencontre avec Forrest dans une base militaire, pour vérifier ses déclarations.

— Et ?”

Kaiser s'adosse au mur, avec l'air de savourer les paroles qu'il s'apprête à prononcer. “Pendant que les agents interrogeaient Forrest, Jason Abbott a été percuté par un camion à plus de trois cents kilomètres de là. Délit de fuite, jamais résolu.

— Pendant l'interrogatoire de Knox ? je demande, l'estomac retourné.

— C'est ça. Et Forrest n'avait que vingt ans à l'époque, Penn. Je vous le dis, c'est le type le plus froid qui soit.

— Est-ce que Dwight Stone était un de ces deux agents ?

— Non. Ils essayaient de virer Dwight du Bureau, à cette époque, alors il ne pouvait être d'aucune aide. Il y a, malgré tout, une note de bas de page intéressante. Une fois qu'Abbott a dessoulé, il a nié avoir jamais été un Aigle Bicéphale. Mais au cours de la veillée funèbre, quelqu'un a déposé un demi-dollar JFK sur son corps dans le cercueil.

— Je croyais que les Aigles Bicéphales possédaient des pièces en or de vingt dollars.

— Juste les anciens, les membres fondateurs. Les autres avaient des demi-dollars JFK de 1964, la plupart percés d'un trou, répond Kaiser en haussant un sourcil, façon M. Spock. Ça fait réfléchir, non ? En tout cas, le Bureau a envoyé un informateur aux funérailles. Le type a observé Forrest Knox s'avancer seul jusqu'au cercueil.

— Vous pensez que Forrest a mis la pièce dans le cercueil d'Abbott ? Sur le corps de l'homme dont il avait ordonné le meurtre ?”

Je ne parviens pas à lire l'émotion dans les yeux de Kaiser.

“Quand Forrest était au Viêtnam, il transportait un petit sac de demi-dollars JFK avec lui. Chaque fois qu'il tuait un Viêt-công, il laissait une de ces pièces dans la bouche du cadavre afin que les chefs Cong sachent que c'était lui.”

Mes bras sont parcourus d'un frisson. “Le Bureau n'a pas pu l'épingler, lui ou les Aigles, pour le meurtre d'Abbott ?”

Kaiser haussa les épaules. “J. Edgar Hoover était encore directeur à cette époque. C'étaient ses derniers mois sur cette terre, je suis heureux de le dire. Le problème, c'était que Forrest était un héros de guerre médaillé – une denrée rare alors. Je ne pense pas qu'Hoover voulait lui créer des ennuis.

— Merveilleux.”

Kaiser prend un air dépité. “Voilà ce que vous pouvez retenir de cette histoire, dit-il en levant son index droit. On ne peut pas négocier avec Forrest Knox. Il vous bouffera tout cru, Penn.”

Un peu bouleversé par les révélations de Kaiser, je me dirige vers la porte de la salle d'interrogatoire et j'y colle mon oreille. La voix retentissante de Walker Dennis traverse le bois en un bourdonnement étouffé. Caitlin doit crever de sortir de là.

Je me retourne vers Kaiser. “Comment avez-vous pu garder tout ça pour vous ? Ce matin, vous vous comportiez comme si vous ne saviez rien sur Forrest Knox.

— J'ai essayé de vous faire comprendre que Brody Royal n'était pas le véritable pouvoir derrière tout ça. Il y a à peine trois heures, devant l'hôpital, après que le tireur a tenté d'éliminer Henry, je vous ai dit que Forrest était le véritable ennemi. Mais ensuite j'ai été appelé ailleurs, et vous en avez profité pour vous barrer. Vous n'avez pas voulu entendre.”

Il a raison, évidemment, mais ce n'est pas ce qui me tracasse.

“Mais depuis combien de temps savez-vous tout ça ?”

Kaiser, le regard lointain, se frotte la barbe naissante sur sa joue. “Écoutez, si je vous avais dit ce que je pense vraiment de cette situation, vous m'auriez pris pour un fou.”

Étant donné que Walker Dennis et moi avons l'intention de déclarer la guerre à la famille Knox le lendemain matin, n'importe quelle nouvelle information pourrait être cruciale. "On est déjà dans la zone d'ombre. Crachez le morceau."

Kaiser claque doucement de la langue, puis il se lève et commence à déambuler avec moi dans le couloir.

"Il existe une concomitance dans le fait que Forrest réapparaisse dans ce bordel des Aigles Bicéphales, ça ressemble au destin, comme si c'était censé arriver. J'ai l'impression d'avoir été appelé ici – après des années à chasser les fantômes – précisément pour l'affronter et le détruire.

— Je n'avais pas imaginé que vous puissiez être un adepte de Jung.

— Hé, je suis un enfant des années 1960, répond l'agent du FBI avec un étrange sourire. Plus sérieusement, c'est la troisième fois que Forrest et moi nous croisons en nous frôlant. Il n'est même pas conscient qu'il y a eu une première fois.

— Quand était-ce ?

— Au Vietnam. En 1970, j'étais coincé sur une colline, sur le bord nord de la vallée A Chau, un trou à rats du nom de FSB Ripcord.

— FSB ?

— Fire Support Base, une base d'appui de feu. Ripcord était un des derniers engagements majeurs de la guerre. Un siège de vingt et un jours. Je faisais partie de la 101^e division aéroportée. On a connu beaucoup de pertes pendant ce cauchemar. On n'entend pas beaucoup parler de Ripcord parce qu'à la fin, on a filé et on a laissé les B-52 effacer les lieux sous les bombes, mais on a perdu cette bataille.

— Forrest Knox se trouvait là-bas ?

— Je ne le savais pas alors, mais oui. C'était un Lurp.

— Un quoi ?

— Un *Lurp*. C'est la version phonétique de l'acronyme LRRP : Long Range Reconnaissance Patrouille. Une patrouille de reconnaissance à long rayon d'action. Les Lurps étaient les précurseurs des opérateurs Delta d'aujourd'hui. Ils n'étaient pas à Ripcord tout le temps que j'y ai passé et, techniquement, on les avait alors intégrés au 75^e régiment des Rangers, mais ça

restait des Lurps. Et les états de service de Forrest le situent là-bas pendant la première phase de la bataille. J'ai dû le voir plusieurs fois – tout le temps, en fait – mais les Lurps restaient entre eux. C'étaient de véritables soldats d'élite, et quelques-uns étaient des tueurs. En tant qu'unité, les Lurps avaient un taux de cadavres de 400 pour 1.

— Seigneur.

— Comme je l'ai dit, on n'emmerde pas un type avec un tel CV. Mais c'est bizarre, n'est-ce pas ? J'étais de l'Idaho, Knox de Louisiane, et pourtant le destin n'a pas cessé de nous placer au même endroit.

— C'était quand, la seconde fois où vous vous êtes frôlés, comme vous dites ?

— L'ouragan Katrina. Alors que j'étais sur le terrain à essayer de tenir la ville pour le Bureau, Forrest faisait en théorie la même chose pour la police d'État. Mais au fur et à mesure que la situation s'est détériorée, j'ai commencé à recevoir des rapports d'un bazar invraisemblable qui se déroulait au petit matin. Des histoires de groupes d'autodéfense. Des règlements de comptes, des disparitions de prisonniers, des canardages... Des trucs de Lurps, uniquement dirigés contre certains éléments de la population américaine. Principalement des dealers noirs.

— Je croyais que ces histoires étaient des conneries.

— La plupart, mais pas toutes. Entre le moment où les digues ont cédé le lundi et le samedi après-midi quand le général Honoré est arrivé avec ses troupes dans la ville, c'est littéralement devenu un enfer. La NOPD a quasiment cessé de fonctionner, les troubles civils sont devenus endémiques. À la télé, on a vu ce qui se passait dans la journée. Mais la nuit, c'était pire. Des bandes de prédateurs rôdaient dans les rues, s'attaquaient aux gens en détresse, en se guidant au bruit des générateurs de secours pour localiser les victimes. On a retrouvé pas mal de jeunes Noirs morts pendant cette période, abattus par des tirs à la tête ou au cœur, et on a considéré que la plupart avaient disparu dans les inondations ou qu'ils avaient été victimes d'homicides inexplicables.

— Forrest était impliqué dans tout ça ?

— Quelques sources m'ont confié qu'il avait une équipe d'intervention privée là-bas, qui opérait en dépassant les limites. À cette époque, j'ai pensé que c'était vrai, c'était une méthode de cow-boy pour appliquer la loi. Après tout, Forrest était le fils d'un Klansman tristement célèbre. J'ai pensé qu'avec des potes racistes, il en avait profité pour déclarer la chasse ouverte aux dealers noirs. Mais depuis que j'ai parlé avec Henry, je pense que ces meurtres, c'était du business.

— Seigneur, John.

— Le problème, c'est que Forrest s'est vraiment donné du mal pour paraître irréprochable. Il a pas mal d'admirateurs dans le gouvernement de l'État. On parle même de faire de lui le prochain chef de la police."

Cela paraît incroyable. "Vous allez essayer d'empêcher ça ?

— Il y a une semaine, j'aurais dit que c'était impossible. Ce soir... la donne a un peu changé. Cela dépend jusqu'où Ozan et lui vont être capables de se mouiller pour protéger la famille Knox, mais il se pourrait que je sois en mesure de faire tomber le masque de Forrest."

Je m'arrête pour le prendre par le bras. "Vous m'avez caché bien plus de choses que moi.

— Vraiment ? réplique l'agent du FBI, l'air sceptique. Je pourrais vous parler de la pathologie hallucinante de la famille Knox. Une histoire qui explique les mutilations et le fait qu'ils gardent des trophées...

— Je m'en fous de ce que vous pouvez raconter ! Pourquoi n'avez-vous rien fait à propos de tout ça ?"

Ma colère semble surprendre Kaiser.

"Je fais quelque chose maintenant. Mais ça prend du temps de monter un dossier contre des flics – particulièrement un flic aussi puissant que Forrest.

— Hé, je connais, vous savez ? Mais le trafic de meth implique des condamnations minimales systématiques. C'est l'équivalent juridique de la batte de baseball. Pourquoi chercher un autre angle d'attaque, bon sang ? Ce matin, vous m'avez dit que vous agissiez sous l'égide du Patriot Act. Alors arrêtez tous les criminels que vous connaissez dans l'organisation de trafic de meth des Knox et commencez à leur proposer de négocier

leurs peines. Tôt ou tard, quelqu'un crachera une connexion avec Forrest."

Cette suggestion fait vraiment sourire Kaiser.

"Vous devez réellement être en état de choc. Vous avez suffisamment travaillé avec l'institution fédérale pour savoir comment ce genre d'affaires est traité. C'est comme se battre contre la mafia. On ne commence pas à faire pression sur les sous-fifres en espérant remonter jusqu'en haut. Il faut trouver un témoin clé – un homme qui ait accès au centre des opérations. Puis il faut monter le dossier, pièce après pièce. Et une fois seulement qu'on maîtrise la situation, on embarque tout le monde d'un coup, du bas jusqu'en haut. Si je m'en étais pris à Forrest de cette façon, il aurait descendu mes témoins mineurs ou il aurait quitté le pays."

Kaiser a raison, mais ça ne veut pas dire que c'est la seule façon. "Vous parlez de mois de travail, John. Vous avez assez de motifs valables pour commencer à arrêter des Aigles Bicéphales dès demain, et ça mettrait immédiatement Forrest sur la défensive. Il se pourrait que vous ayez de la chance et que vous tombiez sur quelqu'un qui pourrait vous aider à le coincer sous le coup d'une accusation relevant de la loi RICO. Pourquoi ne tenteriez-vous pas ça quand la vie ou la mort de mon père est une question d'heures ?"

Kaiser se retourne pour me dévisager quelques secondes, puis il continue d'avancer jusqu'au coin du couloir afin de pouvoir jeter un coup d'œil vers l'entrée principale. Satisfait, il revient vers moi pour s'exprimer avec une tranquille conviction.

"Je crois qu'en vérité, je ne tiens pas à ce que Knox et sa famille tombent pour des accusations de trafic de drogue. Je pense que le Bureau a une obligation morale envers les habitants de cette paroisse – principalement envers les Noirs –, celle de boucler les affaires que nous n'avons pas résolues dans les années 1960. Nous avons abandonné ces victimes et leurs familles, et nous avons abandonné les agents qui avaient travaillé du mieux qu'ils pouvaient sur ces dossiers. Pour tourner la page, ou pour réparer, ou soigner, les Aigles Bicéphales devront être jugés et reconnus coupables des meurtres racistes qu'ils ont commis – pas pour avoir fourgué de la meth."

Mon visage se glace d'un coup, mes joues se vident de tout leur sang, et mes paumes sont moites. "Vous êtes sérieux ?

— Je ne l'ai jamais autant été. Même chose pour Forrest. Ce salopard n'ira pas à Angola pour s'être fait du blé sur des ventes de meth. Il tombera pour meurtre. Il sera jugé et reconnu coupable d'avoir déshonoré l'insigne et l'uniforme qu'il a portés pendant l'ouragan Katrina. Il a trahi tous les flics qui sont restés à leur poste et se sont comportés avec honneur pendant que d'autres ont déserté."

Kaiser pense clairement chacun de ses mots. Mais je ne peux laisser passer son argument sans répondre. "John... est-ce que vous laisseriez vraiment mon père mourir pour votre sens de la morale ?"

Il inspire puis expire lentement. "Votre père s'est mis tout seul dans cette situation. Le Dr Cage a toujours eu le choix de se livrer à la police.

— Ce sont des conneries. Les hommes de Knox le descendront avant même qu'il lève le drapeau blanc, et vous le savez bien."

Kaiser ne répond ni ne détourne les yeux.

Il me faut quelques secondes pour me reprendre.

"Le département du Trésor n'a pas fait preuve d'autant de scrupules quand ils s'en sont pris à Al Capone. Ils se sont contentés de fraude fiscale.

— C'est différent. Quand on combine les meurtres non résolus de l'époque des droits civiques avec les crimes d'aujourd'hui de Forrest, et qu'ensuite on les relie aux assassinats de Kennedy et de King par le biais de Brody Royal et de Carlos Marcello, on parle là des plus importantes affaires de complots de l'histoire américaine. Et si n'importe qui d'autre que votre père était impliqué, vous auriez le même raisonnement que moi."

Quand je comprends que Kaiser a réellement l'intention de progresser à vitesse d'escargot pendant que les hommes qu'il prétend pourchasser se rapprochent de mon père, je suis pris d'une folle panique. Comparé à Walker Dennis et moi, Kaiser a un pouvoir sans limite sous son contrôle. Il peut exploiter la NSA, la DEA et n'importe quelle autre ressource pour

soutenir son action. Une des rares choses qu'il ne peut pas faire, c'est contrôler mes actes.

“Je n'aime pas ce que je vois dans vos yeux, Penn. Dites-moi ce que vous avez en tête.

— Hé, fais-je en levant les deux mains et en reculant pour m'éloigner de lui. C'est vous qui détenez toutes les cartes. Je suis juste le maire de Nulle Part, USA, et je veux rentrer chez moi.”

Il ne me quitte pas du regard, mais la suspicion y décline lentement. “Est-ce que votre mère et votre fille vont bien ? Je suppose que vous les cachez quelque part.”

Tu vas carrément droit au but, réponds-je dans ma tête.

“Tant qu'elles ne sont pas avec votre père.

— Allez vous faire foutre, John, je rétorque avant de lancer un regard inquiet vers ma montre. Walker en a sûrement bientôt fini avec Caitlin. Elle est restée là-dedans plus longtemps que moi.

— Elle est peut-être plus loquace que vous. Est-ce que Dennis filme l'interrogatoire ?

— Pourquoi ? Vous en voulez une copie ?”

Comme par hasard, le bruit de chaises qu'on tire nous parvient de la salle d'interrogatoire. Kaiser sort son téléphone portable et envoie un bref texto.

“Jordan attend devant, m'informe-t-il. Elle a pensé qu'elle devait m'accompagner, au cas où Caitlin serait bouleversée. Vous pensez que ça pourrait aider Caitlin de la voir ?”

Jordan Glass est l'épouse de Kaiser. Célèbre photographe de guerre de ma génération, elle a été une des idoles de Caitlin quand elle était plus jeune. Aujourd'hui le destin ou le hasard les a réunies toutes les deux au cœur du genre d'histoire dont la couverture justifie leur vie. C'est Jordan qui, plus tôt dans la soirée, a convaincu Caitlin de remettre une copie des fichiers de sauvegarde d'Henry Sexton au FBI au lieu d'affronter une assignation fédérale – ou c'est en tout cas ce que Caitlin a prétendu.

“Ça l'aiderait probablement”, dis-je, l'esprit de nouveau préoccupé par la descente dans le réseau de trafic de drogue prévue le lendemain.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvre brusquement et Caitlin sort, le visage encore maculé de cendres. Derrière elle,

Dennis Walker éteint le caméscope qu'il a utilisé pour enregistrer, dans cette petite pièce, notre comédie préparée à l'avance.

“Mon Dieu, dit Jordan Glass dont le regard se pose sur Caitlin dès qu'elle passe le coin du couloir. Je crois qu'on a besoin de faire un tour aux toilettes.

— Ça va, répond Caitlin en m'adressant un coup d'œil inquiet. Ce dont j'ai vraiment besoin, c'est de me rendre au journal. En fait, je devrais y être depuis une heure.

— Je vais t'y conduire, propose Jordan.

— Attendez, intervient Kaiser en s'avançant vers Caitlin. Je vous déconseille de traverser le fleuve pour vous rendre dans l'État du Mississippi.

— Et pourquoi ? demande-t-elle, en me lançant un nouveau regard.

— Parce que la famille Royal a déjà déposé plainte contre vous deux auprès des bureaux du shérif du comté d'Adams. Ils prétendent que c'est à cause de vous que Katy Royal a pris ces pilules, et que Penn a harcelé leur père à l'hôpital Sainte-Catherine.” Kaiser se tourne vers moi. “Ils vont sans doute prétendre que vous vous êtes rendus au domicile de Royal afin de le harceler au sujet d'un crime qu'il n'a jamais commis.

— Et que j'ai tué un flic de Natchez sur le chemin ? je demande.

— Souhaitons-leur bonne chance, déclare Caitlin. Demain, l'*Examiner* fera exploser cette petite illusion.

— J'en suis certain. Mais sachez que vous serez très certainement poursuivie pour tout ce que vous pourrez publier dans votre journal concernant Brody Royal. Même s'ils perdent, cette famille a de l'argent à dépenser.”

Caitlin agite la main comme pour écraser un moustique. “Ça ne m'explique toujours pas pourquoi je ne devrais pas retourner dans le Mississippi.

— Le shérif Billy Byrd, dis-je d'une voix monocorde, nommant un des trois hommes se cachant derrière les poursuites judiciaires à l'encontre de mon père. Et Shad Johnson. C'est ça ?

— Je doute que le shérif Byrd laisse passer une occasion de vous harceler, répond Kaiser après avoir hoché la tête. Vous deux feriez mieux de prendre une chambre au motel où logent

mes agents de terrain. Vous serez plus en paix là-bas qu'en essayant d'agir à Natchez. Caitlin, vous pourrez appeler votre équipe pour un briefing.

— Pas question, rétorque-t-elle. Si Billy Byrd m'arrête, je le mettrai en première page du journal. Puis c'est moi qui le poursuivrai en justice, mon père a des avocats sous contrat pour ce genre de situation. Est-ce que Billy a vraiment envie que ça se passe comme ça ?”

Kaiser n'a pas l'air surpris par sa virulence.

Caitlin se tourne vers Jordan.

“Tu m'emmènerais de l'autre côté du fleuve ? Mon équipe m'attend.

— Absolument”, répond Jordan sans même un regard vers son mari.

Kaiser lâche un soupir résigné. “Je vais demander à une équipe de vous suivre, juste au cas où. Je vous suggère de vous glisser discrètement dans le bâtiment de *l'Examiner*, si vous voulez contribuer aux articles de demain. Autrement, il est possible que vous passiez toute la nuit dans une salle d'interrogatoire comme celle que vous venez de quitter – seulement peut-être pas aussi accueillante.

— Est-ce que je devrais avoir les oreilles qui sifflent ? demande le shérif Dennis en sortant dans le couloir, son Stetson sur la tête.

— Pas du tout, répond Kaiser. Comment ça s'est passé, shérif ? Vous avez les déclarations concernant ce qui s'est déroulé ce soir ?

— En Technicolor.”

Caitlin essaie de croiser mon regard, mais je me garde bien de laisser filtrer quoi que ce soit devant Kaiser. Le vétéran de la science du comportement nous observe tranquillement, absorbant des signaux non verbaux dont je n'ai pas la moindre idée. Kaiser paraît sur le point de poser une question quand son portable émet un tintement. Après avoir lu le message, il relève la tête, les muscles de son visage tendus comme jamais.

“Qu'est-ce qu'il se passe ? je demande.

— Une voiture de patrouille de la police d'État vient juste d'arriver. Notre ami Alphonse Ozan est à l'intérieur.

— *Non*, murmure Caitlin. Je ne peux pas passer la nuit à me faire interroger par ce salaud. Je suis sur le point d'écrire le plus gros article de ma carrière." Elle se tourne vers le shérif Dennis. "Est-ce que vous pouvez me faire filer par l'arrière ou un truc dans le genre ?

— Pas question, intervient Kaiser. Essayez et Ozan lancera un avis de recherche contre vous, la même chose que pour le Dr Cage."

Le bruit de talons de bottes sur le carrelage résonne depuis le devant des bureaux du shérif.

"Quel est votre plan, alors ? je demande à Kaiser. Vous allez battre en retraite comme à l'hôpital ? Si c'est le cas, dites-le-moi maintenant, et on tentera notre chance en filant. Ozan est l'homme de Forrest Knox, et vous le savez."

Avant que Kaiser puisse répondre, un homme musclé aux yeux noirs et à la peau cuivrée passe le coin du couloir, arborant des bottes extrêmement cirées et un uniforme de la police d'État. Alphonse Ozan, un Redbone de Louisiane, dégage un sentiment d'étrange différence qui n'a rien à voir avec sa race, mais plutôt avec ce que je perçois de sa personnalité de sociopathe. Il s'avance jusqu'à la petite table et tapote les boules de Noël rouges sur le sapin en plastique.

"Eh bien, eh bien, fait-il en parcourant le couloir de son regard amusé. Quatre hommes morts brûlés près du lac, plus probablement abattus par balles, et voilà que tout le monde se retrouve ici pour une petite fête de Noël."

Le shérif Dennis abaisse son Stetson sur ses yeux et perce Ozan du regard. "Que puis-je pour vous, capitaine ?"

Ozan fait mine de remarquer soudain Dennis. "Vous ? Rien. Votre foutue paroisse est en train de s'écrouler autour de vous et vous me paraissez incapable de l'en empêcher. Je suis venu officiellement vous informer qu'à partir de maintenant, la police d'État prend le contrôle de toutes les enquêtes criminelles qui ont émané de cette paroisse au cours des trois derniers jours. Je veux tous les dossiers en rapport, dans des cartons et prêts à partir, dans un quart d'heure."

Le visage du shérif Walker Dennis est passé par six nuances flagrantes – du rose au violet – depuis que le capitaine a déclaré qu’il reprenait toutes ses enquêtes. Mais quand il répond enfin, sa voix reste curieusement sous contrôle.

“Il semblerait qu’il y ait confusion juridictionnelle, capitaine. Ces crimes se sont déroulés dans ma paroisse et j’ai les hommes et les ressources pour enquêter. C’est ce que je suis en train de faire. Nous n’avons pas besoin d’assistance. Que ce soit de la police d’État ou du FBI.”

Un petit rire de dérision s’échappe des lèvres minces d’Ozan. “Shérif, ça ne fait pas six semaines que vous portez votre insigne et ça se voit. Vous ne parvenez même pas à gérer les ressources pitoyables que vous avez. Vous auriez dû nous appeler à la seconde où vous avez appris ce qui s’est passé au domicile de Brody Royal.”

John Kaiser s’éclaircit la voix et tourne son regard vers Ozan. “Et que pensez-vous seulement qu’il s’est passé là-bas, capitaine ?”

Ozan, sans doute encouragé par son intimidation réussie de Kaiser plus tôt dans la soirée, a un sourire suffisant. “Eh bien, je vais vous le dire, *agent* Kaiser. On a un des hommes de sécurité de M. Royal retrouvé mort près de l’allée de la maison, la gorge tranchée. Ensuite on a un monsieur afro-américain d’un certain âge abattu en dehors de la maison. Les pompiers viennent juste de sortir deux autres corps des décombres, et l’un d’entre eux présente une importante blessure infligée par un fusil. Et puis il y a le sous-sol, qui semble contenir les restes de trois personnes – l’une d’entre elles pouvant être Brody

Royal. Il y fait encore trop chaud pour descendre et identifier formellement les corps. Mais quel que soit l'angle, c'est une scène de meurtres, et Barney Fife ici présent n'a ni l'expérience ni le budget pour enquêter correctement."

Kaiser décoche un regard dur au shérif Dennis en espérant l'empêcher de faire quoi que ce soit qui puisse lui coûter son boulot. "Capitaine, sous quels ordres reprenez-vous la juridiction du shérif Dennis ?"

Ozan éclate d'un rire incrédule, puis il crochète ses pouces à son pantalon et se tourne pour accorder toute son attention à Kaiser. "Je pensais qu'on avait réglé tout ça à l'hôpital. Le meurtre est un crime d'État, et c'est tout. Vous n'avez pas discuté tout à l'heure et je ne m'attends pas à plus maintenant."

À mon grand étonnement, le visage de Kaiser reste de marbre. En fait, je lis même une trace de plaisir anticipé dans ses yeux.

"Je vais devoir prendre offense de votre opinion, capitaine, dit-il sur le ton du léger regret.

— Prendre offense de quoi ? demande Ozan en reculant la tête, les yeux plissés. Vous, les fédéraux, vous n'avez rien à voir avec un meurtre, à moins d'y être invités par les autorités locales. Et même encore, vous n'êtes là qu'à titre consultatif. C'est nous qui disons qui va et vient sur cette scène de crime. C'est nous qui manipulons les preuves. Et encore nous qui procédons aux arrestations. Au fait, je vais devoir mettre le maire Cage et sa petite amie en détention sur-le-champ pour les interroger. Pour les interroger en qualité de *suspects*.

— Quoi ?" s'exclame Caitlin, le visage virant au cramoisi.

Kaiser lève une main pour calmer le jeu.

"J'utiliserai une des salles du shérif pour commencer, poursuit Ozan. Mais si nécessaire, je les ferai conduire à Baton Rouge."

Tout le monde dans le couloir a les yeux rivés sur Kaiser et se demande s'il va continuer à jouer le rôle de chiffé molle qu'il a endossé au Mercy Hospital. Il fait la moue un moment comme s'il réfléchissait à l'argument d'Ozan. Puis il s'avance carrément dans l'espace du policier et s'adresse à lui avec l'autorité tranquille d'un officier militaire envers son subordonné.

"Dans une situation classique, capitaine, vous auriez raison. Mais ainsi que Mlle Masters vous en a informé plus tôt dans

la soirée, le meurtre d'Henry Sexton était un crime de haine. Cela donne automatiquement la juridiction au FBI sur cette affaire. Quant au maire Cage et à Mlle Masters, ils ont été victimes ce soir d'un enlèvement et d'une tentative de meurtre. Ce kidnapping a été commandité par Brody Royal et Randall Regan. Alors qu'ils étaient retenus en otages, le maire Cage et Mlle Masters ont entendu Royal avouer son implication dans le groupe des Aigles Bicéphales depuis 1964. Ils ont été également témoins du meurtre, par M. Royal, de l'homme noir que vous mentionnez. La victime s'appelle Marshall Johnston Junior, surnommée Sleepy."

Ozan cligne des yeux sous le flot de détails sortant de la bouche de Kaiser. "Il se peut que vous ne le sachiez pas encore, poursuit l'agent, mais le groupe des Aigles Bicéphales a été qualifié d'organisation de terrorisme national sous le titre VIII du Patriot Act. Conformément à cet acte, le FBI a primauté d'autorité sur toutes les enquêtes se rapportant à ce groupe. Les événements de ce soir en relèvent directement. Le domicile de Royal au bord du lac Concordia est désormais une scène de crime fédérale. Au cas où vous décideriez d'interférer avec notre enquête, vous seriez susceptible d'être l'objet de sévères mesures disciplinaires, à commencer par l'incarcération immédiate dans l'établissement de mon choix, sans aucune procédure officielle. Là, maintenant, j'ai en tête Fort Leavenworth, dans le Kansas."

Le visage d'Ozan est encore plus sombre que ne l'était celui du shérif. Il est fou furieux, mais Kaiser continue implacablement.

"De plus, conformément au titre VIII du Patriot Act, le kidnapping combiné au terrorisme a été reclassifié en acte terroriste. Le Bureau prendra la tête de cette enquête. Il peut être intéressant que vous sachiez également que, suivant l'Intelligence Reform and Terrorism Prevention Act de l'an dernier, il a été donné force de loi à des initiatives spéciales anti-méthamphétamines, et ces initiatives seront appliquées énergiquement à l'encontre de quelque membre que ce soit du groupe des Aigles Bicéphales, de leurs familles, et de leurs conjurés criminels."

Le visage d'Ozan a désormais perdu toute couleur.

"Le titre V du Patriot Act, quant à lui, poursuit Kaiser, stipule des peines de prison de quinze ans pour tout fonctionnaire